ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1949 N° 3

ÉLEVAGE ET DRESSAGE DU COCKER

THÈSE POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(Diplôme d'État)

Soutenue publiquement en Janvier 1949

devant la Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

Raymond GUILHEM

né le 24 Décembre 1922, à Vigeois (Corrèze)

JURY

Président : M. VIRENQUE, Professeur à la Faculté de Médecine

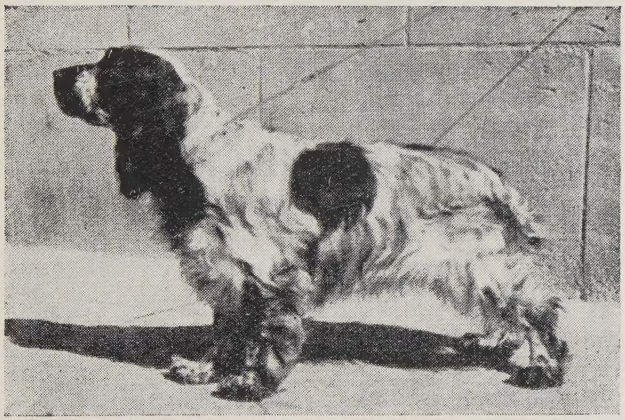
Assesseurs : M. PONS, Directeur de l'École Vétérinaire

M. DARRASPEN, Professeur à l'École Vétérinaire

TOULOUSE.
IMPRIMERIE DU COMMERCE,
10, RUE CROIX-BARAGNON, 10,

1948

ÉLEVAGE ET DRESSAGE DU COCKER



TREETOPS HARROWAY SUNGLEAM

LICE BLUE

3e Prix Exct — C.-J. Paris
1er Prix Exct — C.-J. Tours
C. A. C. Chatellerault
R. C. A. C. Angoulème

Au Docteur-Vétérinaire DROUILLARD
de Poitiers.

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1949 N° 3

ÉLEVAGE ET DRESSAGE DU COCKER

THÈSE POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(Diplôme d'État)

Soutenue publiquement en Janvier 1949

devant la Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

Raymond GUILHEM

né le 24 Décembre 1922, à Vigeois (Corrèze)

JURY

Président : **M. VIRENQUE, Professeur à la Faculté de Médecine**

Assesseurs : **M. PONS, Directeur de l'École Vétérinaire**

M. DARRASPEN, Professeur à l'École Vétérinaire

TOULOUSE.
IMPRIMERIE DU COMMERCE,
10, RUE CROIX-BARAGNON, 10,

1948

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

PERSONNEL ENSEIGNANT

	MM.
Directeurs honoraires	Cuillé. Martin.
Professeur honoraire	Leclainche.
Directeur	Pons.

PROFESSEURS

Chimie et Pharmacie	Sodfrain
Anatomie	Florentin.
Physiologie	Buissaud
Anatomie Pathologique. - Inspection des viandes	Lombard.
Parasitologie	Brizard.
Médecine	Darraspen.
Chirurgie	Lasserre.
Pathologie du bétail	Berthelon.
Maladies Microbiennes	Saurat
Zootechnie	Pons.

AGRÉGÉS

Anatomie	Benoit.
Médecine	Florio.
Chirurgie	Puget.
Zootechnie	Ladrat.

CHEFS DE TRAVAUX

Pathologie du bétail	Tournut.

ASSISTANT

Pathologie du bétail et Maladies Microbiennes	Lautié
Médecine et Parasitologie	Emangeard

COURS COMPLÉMENTAIRE

Pisciculture et maladies des poissons	Secondat.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (Délibération de la Faculté, en date du 10 mai 1891, et du Conseil de l'Ecole, en date du 13 juin 1924).

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MES PARENTS

Dont les sacrifices ont fait de moi ce que je suis.

Faible témoignage de mon amour filial et de ma reconnaissance.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR VIRENQUE

de la Faculté de Médecine de Toulouse.

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de notre Jury de thèse.

A NOTRE JURY DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PONS

Directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Hommage de respectueuse gratitude.

MONSIEUR LE PROFESSEUR DARRASPEN

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Témoignage de vive reconnaissance.

A MONSIEUR LADRAT

Chef de Travaux Agrégé,
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

En qui nous avons trouvé un conseiller et un ami.

A TOUS NOS MAITRES

DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548926_0065

« Le Chien, c'est la vertu qui, ne pouvant se faire homme, s'est fait bête. »

Victor Hugo.

AVANT PROPOS

Sans vouloir enlever de ses mérites et de ses beautés à la plus belle conquête de l'homme, nous ne craignons pas d'affirmer que le chien a été dès notre enfance, et reste notre animal préféré. Il est l'ami de l'homme, dans ses joies comme dans ses peines, un ami dont la fidélité dépasse celle de beaucoup d'entre nous. Charlet a dit paradoxalement : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien », comparaison certes peu flatteuse à notre égard, mais qui souligne à quel point sont unies les existences de ces deux êtres. Que ferait le chien sans nous, mais aussi que ferions nous sans lui ? Il nous est difficile de concevoir la vie sans ce compagnon qui nous comprend si bien et nous aime tant.

Aussi, profitant de la liberté qui nous était donnée dans le choix d'un sujet de thèse, avons-nous tenu à rendre hommage à notre ami en lui consacrant ce modeste essai. C'est avec joie que nous avons entrepris cette tâche, et si elle pèche parfois par manque d'expérience, du moins aurons-nous fait de notre mieux pour la mener à bien.

Parmi les nombreuses races dont nous ne contestons ni les mérites ni les défauts, il en est une qui attire particulièrement notre sympathie, peut-être parce qu'il nous a été donné de l'apprécier mieux que les autres : la race Cocker. C'est sur elle que s'est porté notre choix.

Beaucoup d'ouvrages ont été écrits sur ce petit chien si intéressant, tant sur ses caractères physiques et moraux que sur ses aptitudes. Aussi avons-nous délaissé leur étude, et essayé de faire œuvre utile en nous penchant sur le double problème de son élevage et de son dressage. Ces deux questions seront successivement envisagées, après quelques généralités sur la race.

GÉNÉRALITÉS SUR LE COCKER

Comme son nom l'indique, le Cocker Spaniel fait partie de la famille des Spaniels ou Epagneuls, une des plus importantes, tant par son ancienneté que par ses nombreuses branches ou subdivisions.

Cette ancienneté fait que les origines des Spaniels sont fort obscures et ont donné lieu à maintes discussions. Un assez grand nombre de théories ont été formulées à ce sujet mais personne encore n'a pu prouver l'exactitude de l'une d'entre elles.

Toute race subit au cours des temps une évolution, le type se modifie ou est modifié par l'homme, suivant ses besoins ou ses caprices. Le Cocker n'a pas échappé à cette loi et la mode, les exigences des chasseurs, les terrains de chasse sur lesquels ils opéraient ont tour à tour orienté son élevage vers le type de luxe ou vers le type utilitaire. On tend enfin de nos jours à concilier les deux en cherchant à obtenir des chiens élégants sans être ridicules, mais robustes et chasseurs, des chiens complets, capables de satisfaire à la fois aux exigences de la beauté et du sport, en somme de beaux et bons chiens. C'est d'ailleurs en revenant au type ancien que l'on obtient de tels sujets.

La lecture du Standard va nous donner une idée assez précise du format, de la silhouette et de la construction du Cocker actuel. Nous disons bien assez précise car à notre sens un standard ne l'est jamais trop; les éleveurs en profitent pour donner libre cours à leurs tendances, ce qui ne permet pas à la race d'acquérir la grande homogénéité qu'elle devrait avoir. Le standard français que nous citons, avait cours jusqu'à nos

jours, il fut légèrement modifié en juin 1947 mais ces modifications n'ont pas encore été publiées.

. . . . . .

Crâne : Proportionnellement plus léger que dans les autres races de Spaniels, spacieux, un peu arrondi. La protubérance occipitale modérément accusée. Cassure du nez (stop) moyenne.

Museau : Le museau va en s'amincissant, mais sans arriver à être pointu; la lèvre n'est pas trop pendante; narines bien développées.

Yeux : Foncés, doux, grands, ne formant pas saillie mais jamais enfoncés et ne montrant pas la conjonctive.

Oreilles : Larges, plutôt que longues, attachées modérément bas, et la membrane ne dépassant pas le bout du museau. Elle doit bien recouvrir la conque pour la protéger des épines et des corps étrangers. Elle est recouverte de poils épais et plats, mais sans abondance exagérée.

Cou : Long, arqué, musclé et sans fanon.

Epaules : Longues et obliques.

Corps : Bien développé, poitrine haute, côtes pas trop arrondies.

Poids : 9 kg., jusqu'à 12 kg. La limite du Cocker est dans son type, plutôt que dans son poids.

Dos et reins : Musclés, rein très fort, plus court que dans les autres spaniels, sauf les Springers et légèrement arqué, ce qui augmente sa force.

Membres postérieurs : Très puissants, cuisses musclées, jarrets coudés, ni ouverts ni clos, ni près de terre.

Fouet : Attaché et porté bas. On admet toutefois que le chien, particulièrement bouillant, puisse porter le fouet à peu près au niveau de la ligne dorsale. Le frétillement de la queue continu est l'une des caractéristiques de la race.

Pieds : Bien fournis de poils, les doigts de bonne longueur et arqués.

Poil : Plat ou légèrement ondulé, épais mais pas très long. Pas trop mou ni trop dur.

Couleur : Noir, marron (foie), roux, citron, orange, rouge et les diverses combinaisons que peuvent former ces couleurs

avec le blanc et le feu. Un mélange de blanc se voit mieux sous les couverts.

La nuance des yeux varie avec la couleur de la robe, noisette foncé ou brun chez les noirs, ils prennent une teinte graduellement plus claire plus les teintes de la robe sont pâles. Néanmoins les yeux doivent toujours paraître foncés pour la robe du chien.

La couleur de la truffe varie également avec la robe. Elle est noire chez les chiens qui ont du noir, marron chez ceux qui ont du marron ou du roux dans la robe.

Apparence générale : Un petit chien bien bâti, joignant à la force une grande élégance, une vivacité et une agilité extrêmes; taillé de façon à franchir un buisson ou à se glisser dessous. La construction est meilleure quand la longueur du garrot à la naissance de la queue ne s'éloigne pas trop de la hauteur du garrot.

. . . . . .

Il ressort de cette description que le Cocker est un Chien élégant mais robuste, d'une grande résistance et construit pratiquement. Sa silhouette est trapue sans être lourde; tout est proportionné chez lui, ce qui est rare pour un chien de sa taille.

. . . . . .

A ces qualités physiques se joignent un caractère qui lui est bien particulier et une intelligence très développée.

Son caractère ne ressemble à celui d'aucun autre chien, à tel point que les amateurs de la race parlent d'un de ses représentants en disant : « Il est très cocker. » Tout se résume en un seul mot, mais combien ce mot sous-entend de qualités. Un chien « très Cocker » est tout d'abord gai, mais d'une gaîté raisonnable. Souvent seuls ses yeux pétillants de malice en sont les témoins. Rien de comparable avec les chiens d'arrêt anglais, par exemple, dont la bonne humeur se traduit souvent par des manifestations intempestives. Il est, au contraire, très posé, bien qu'il lui arrive parfois de faire preuve d'exébérance, par exemple lorsque son maître décroche fusil et gibecière, geste annonçant une journée de chasse passionnante.

Hormis ces quelques démonstrations, seul le frétillement de sa queue et l'éclat de son regard trahissent sa gaîté.

Mais ne prenons pas ce calme pour de la mollesse. Chacun de ses mouvements est vif; c'est à la chasse surtout que cette vivacité se donne libre cours. Pas un instant il ne s'arrête de chercher, sentir, explorer le moindre buisson, sans perdre une seconde, et ce n'est pas le seul fait d'avoir chassé toute une journée, même sans lever un seul gibier, qui le fera se départir de son entrain. Aussi fatigué soit-il, son allure sera toujours la même; ce n'est qu'une fois rentré qu'il se couchera pour dormir, rompu par les efforts fournis. Sur ce point, le maître doit se montrer raisonnable et l'arrêter à temps, car il ne s'avouera jamais fatigué et sera usé avant l'âge. Le Cocker est donc un chien énergique et vaillant.

C'est aussi un chasseur très consciencieux, tout ce qu'il fait est bien fait; sa quête n'est certes pas très élégante, son nez rase souvent le sol mais rien ne lui échappe. Sa tenacité est telle qu'il réussit là où beaucoup d'autres chiens ont échoué.

Il est d'une grande sensibilité, aussi bien aux caresses et aux paroles affectueuses qu'aux remontrances et aux punitions. Son regard si expressif nous dit combien il est heureux ou malheureux de nous voir contents ou mécontents de lui.

Sa fidélité est à toute épreuve, il reste très attaché à son maître, sans toutefois être trop exclusif dans son affection. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet un souvenir personnel, celui d'une chienne cocker qui, ne nous ayant pas vu depuis deux ans, fêta notre retour par une de ces démonstrations exubérantes dont nous parlions plus haut, et resta attachée à nos pas, ne nous quittant plus du regard, un regard qui en disait long sur sa joie de nous retrouver.

Mais sensibilité et attachement ne sont pas sans engendrer de petits défauts; tels que susceptibilité et jalousie. Le Cocker est très jaloux, jaloux des caresses recueillies par un autre chien, jaloux des prérogatives que sa personnalité lui a conférées dans la famille, jaloux du camarade de chasse qui le précède sur une piste. Un rien le vexe, une parole, un regard, un geste de reproche. Il a beaucoup d'amour-propre et de fierté. Ne nous plaignons pas de tout cela, on obtient de lui

bien des choses en faisant jouer l'un ou l'autre de ces petits travers.

D'autres défauts sont moins avantageux et loin de nous de prétendre que c'est un chien parfait. Frondeur et indépendant, il l'est toutes les fois qu'on le lui permet. Si l'autorité du maître ne se fait pas sentir, il prend vite des initiatives, fait ce qui lui plaît, est sourd à tout appel. Bref, on en arrive à ce que le chien décide et le maître obéit ou suit le mouvement, alors que le contraire serait bien plus normal.

L'entêtement s'ajoute à la liste noire, encore que ce ne soit qu'un excès d'opiniâtreté. Il est parfois utile d'ailleurs et il faut savoir l'utiliser à bon escient à la chasse. Beaucoup de chiens s'arrêtent de chercher au bout de quelques minutes là où le cocker passe un bon quart d'heure et finit par déloger une compagnie de perdrix ou un lapin. Bien entendu, il faut le combattre quand il s'agit d'un caprice ou lorsqu'il ne sert à rien.

Quelques-uns d'entre eux sont craintifs ou boudeurs et rancuniers. Ils sont heureusement rares car très difficiles à dresser.

C'est de cet assemblage de défauts et de qualités que résulte le caractère Cocker, caractère qui en est vraiment un et en rend l'étude si intéressante.

Son intelligence efin est très vive, seul son regard en dit long sur ce point, ses yeux expriment avec éloquence tout ce qu'il ressent. Il connaît admirablement les habitudes de ses maîtres, leurs joies et leurs peines. Il comprend très vite ce qu'on attend de lui, son dressage s'en trouve bien facilité et les progrès en sont très rapides.

. . . . . .

Des qualités physiques et morales résultent les aptitudes de l'animal. Elles sont très variées, comme nous allons le voir.

Son élégance, son intelligence et son attachement en font un chien de maison parfait. De petit format, très propre, sachant se tenir dignement en société, sa vie est intimement mêlée à celle de l'homme et l'on ne saurait dire lequel des deux en tire le plus de bénéfices. Peu encombrant, facile à nourrir, il s'accomode très bien de la vie en appartement. De nos jours, beau-

coup de gens ne pouvant se permettre d'avoir un gros chien, faute de place ou de nourriture, ont souvent assez pour un cocker. Pour les mêmes raisons son transport est facile.

Ajoutons à cela ses qualités exceptionnelles de chasseur. Peu de chiens sont capables de chasser correctement à la fois le gibier à plume et le gibier à poil, d'explorer le marais, les buissons, les fourrés et à la rigueur la plaine. Sur ce dernier terrain il est désavantagé du fait de sa taille et de sa quête courte, mais peut faute de mieux y rendre de bons services. M. Mairesse le qualifie de « petite bonne à tout faire », ce qualificatif lui convient à merveille.

Tout gibier l'intéresse : lièvre, lapin, perdrix, faisan, caille, bécasse, bécassine, canards, poules d'eau, bien qu'il ait une prédilection pour le lapin, le faisan, la bécasse et le gibier d'eau. Il n'hésitera pas, en plein hiver, à aller chercher une pièce tombée dans un étang. Sa petite taille, son long poil lui permettent de se glisser dans les ronciers les plus épineux ou peu de ses congénères oseraient s'aventurer. Sa robustesse lui permet d'évoluer dans les terrains les plus difficiles.

Sa chasse enfin ne ressemble à celle d'aucun autre. Il n'est ni chien d'arrêt, ni chien courant. A l'approche du gibier, il marque l'arrêt puis fonce, obligeant celui-ci à se lever sans hésitation. Un faisan n'aura jamais le temps de piéter devant lui et d'aller se réfugier dans un fourré. De même le perdreau, dont l'approche est de plus en plus difficile à mesure qu'il devient rare. Un lapin ou un lièvre seront suivis pendant cinq cents mètres au plus, mais pourront être le plus souvent tirés au départ. Certains donnent de la voix, d'autres sont muets, mais il est facile de juger du départ prochain d'un gibier à l'excitation qui l'anime et au frétillement intense de sa queue. Berujon cite la définition amusante du cocker donnée par un garde-chasse : « C'est des petits chiens à grand poil qui ont de longues oreilles, qui mouvent toujours et qu'on voit qu'il y a du gibier au bout de leur queue. » Bien dressé, il s'éloigne peu de son maître et bien rare sont les fois où le gibier se lève hors de portée.

Sa chasse est donc très efficace et très variée, il convient très bien de ce fait au chasseur n'ayant pas les moyens de

posséder plusieurs chiens. Or, plus nous allons, plus ce sport devient un véritable luxe occasionnant des dépenses que l'on s'efforce toujours de réduire. Le Cocker est le chien économique par excellence.

En résumé, c'est un chien complet, de luxe et d'utilité, dont les exigences sont minimes. Cela explique la grande extension prise par la race ces derniers temps.

Il est peu de chien alliant des qualités de chasseur aussi complètes à une élégance, une intelligence et un attachement qui en font un petit compagnon de vie idéal. C'est pourquoi nous pensons que le Cocker est un chien plein d'intérêt, et que son extension ira sans cesse en grandissant.

ÉLEVAGE

Le propriétaire d'un chien aux si grandes qualités a souvent à cœur de le faire reproduire, soit pour faire un cadeau à un ami, soit pour avoir « sa » famille de Cockers, fils et filles remplaçant père ou mère lorsque ceux-ci sont morts bien vieux, entourés de l'affection de tous et toujours regrettés.

Nous ne parlerons donc pas de l'élevage pratiqué par des gens qui en font une profession, un commerce et en connaissent les règles en général. Nous parlerons, au contraire, des petits élevages d'amateurs en leur donnant quelques conseils pratiques que nous croyons utiles. Beaucoup d'entre eux, en effet, se découragent après une ou deux tentatives malheureuses, jugeant la tâche impossible. Elle ne l'est pas; la réussite tient seulement à l'observation de quelques règles simples mais auxquelles on doit se conformer rigoureusement.

CHOIX DES REPRODUCTEURS

Le premier soin à prendre est de bien choisir les géniteurs. C'est malheureusement une tâche délicate et d'une importance capitale. L'unique difficulté tient d'ailleurs dans le fait que tout accouplement constitue un problème d'hérédité.

Depuis les découvertes de MENDEL nous savons à quel point les caractères héréditaires peuvent s'unir avec fantaisie sur un animal et combien sont nombreuses les combinaisons qui se forment. En fait, il est pratiquement impossible de prévoir exactement les qualités qu'un père ou une mère transmettront à leurs enfants. Seuls les produits obtenus peuvent en témoigner. Au bout de plusieurs générations seulement, on peut affirmer que tel reproducteur transmet ses qualités ou seule-

ment certaines d'entre elles, que c'est un « raceur ». N'oublions pas non plus l'envers de la médaille: les défauts aussi peuvent être transmis très fidèlement, le problème s'en trouve encore compliqué.

Du point de vue où nous nous plaçons, celui de l'éleveur amateur faisant reproduire seulement une ou deux fois sa chienne ou son chien, il n'est pas question de juger de leurs qualités de reproducteurs en considérant seulement leurs produits successifs; il faut aller plus vite. L'examen de l'ascendance, le pedigree, peut alors fournir quelques probabilités d'où l'intérêt de sa connaissance parfaite. Si dans la lignée du reproducteur on ne trouve que des chiens bons et beaux, ses produits auront des chances de lui ressembler, à conditions toutefois que le second reproducteur choisi n'apporte pas des défauts transmis fidèlement dans sa lignée.

Simplifions les choses : Auront probablement de bons et beaux produits les géniteurs bons et beaux, issus eux-mêmes de parents, grands-parents et autres ancêtres bons et beaux. De tels sujets sont difficiles à trouver.

Quoi qu'il en soit, une grande erreur est à éviter, hélas ! souvent commise : En aucun cas ne tenter de corriger un défaut par le défaut opposé, mais au contraire essayer de le faire disparaître en lui opposant la qualité correspondante. Si par exemple on veut faire reproduire une chienne à tête trop légère, à nez pointu, inutile de l'accoupler avec un bon gros mâle à tête énorme. Les produits auront des têtes soit trop lourdes soit trop légères. On accouplera à la chienne dont nous parlons un mâle à tête parfaite dont les ascendants étaient connus pour posséder cette qualité et la transmettre. Il serait donc souhaitable que sur le pédigree soit portés, pour chaque chien, ses qualités et ses défauts et non seulement ses titres. Un sujet peut être primé sans être parfait.

Chez un chasseur tel que le Cocker, les produits doivent allier aux qualités de type des qualités de chasse (santé, force, intelligence, bon caractère, bon nez et par dessus tout amour de la chasse). La difficulté s'en trouve augmentée. Les qualités de type sont relativement faciles à obtenir, étant bien plus facilement appréciées. Pour en juger, il suffit de voir le nombre

imposant de champions dans les expositions. Pour obtenir des chasseurs émérites, la tâche est bien plus ardue. Quant à posséder des sujets parfaits à la fois du point de vue type et du point de vue chasse, il vaut mieux ne pas trop y compter. Contentons-nous donc de produits corrects et, suivant nos désirs ou suivant les besoins d'améliorations, orientons nos efforts soit vers le type soit vers les qualités de chasseur.

Autre chose à éviter dans le choix des parents, surtout chez des amateurs : la consanguinité. Elle constitue certes une méthode de reproduction rendant de grands services, en particulier pour améliorer une race ou créer un type. Mais c'est une arme à double tranchant, difficile à manier, ne rendant de bons services qu'entre les mains d'éleveurs expérimentés. Du reste l'ambition de l'éleveur amateur ne va pas jusqu'à causer de telles révolutions et ce n'est pas en une ou deux générations qu'on améliore sensiblement une race.

Enfin, quel que soit le but recherché dans la reproduction, l'état de santé des parents est à considérer. C'est une qualité absolue à exiger pour avoir de bons produits. Choisissons donc des animaux sains, forts, résistants, non vicieux, en pensant que tous les défauts opposés à ces qualités sont transmissibles. L'état de santé et la robusticité de la mère doivent être minutieusement examinés. En effet, non contente de fournir ses caractères héréditaires, c'est elle qui portera, puis nourrira les chiots. Ceux-ci pourraient avoir un patrimoine héréditaire convenable et ne rien donner de bon s'ils étaient nourris *in utero,* puis allaités par une mère fragile, pauvre de ressources.

A santé égale, certaines mères sont meilleures laitières que d'autres, ceci aussi est à considérer. Le lait d'une chienne sera d'autant plus nourrissant que son organisme pourra transformer une plus grande quantité d'aliments. Prenons donc une lice ayant « bonne gueule ».

ACCOUPLEMENT

Les reproducteurs choisis, on attendra le moment favorable pour les accoupler. N'entrons pas dans les détails de la saillie, la nature est là pour nous dispenser d'intervenir. Une seule chose est à considérer pour qu'elle se fasse sans difficulté et

soitproductrice : Le moment des chaleurs convenant le mieux à la fécondation.

La chienne fait partie des animaux à cycle génital continu. Chaque cycle durant chez elle six mois, elle entre donc « en folie » deux fois par an. Si le nombre des chaleurs est supérieur ou inférieur à deux, il y a anomalie ovarienne et le résultat de l'accouplement est problématique.

Le cycle génital se divise en quatre périodes dont deux seulement nous intéressent, celle précédent les chaleurs ou « pro-œstrus » et les chaleurs proprement dites ou « œstrus ». Chez la chienne, en effet, ces deux périodes sont apparentes, contrairement aux autres animaux qui ne témoignent que de l'œstrus. Cette particularité est la source d'une erreur fréquente dans le choix du moment de la saillie, car on confond souvent les deux périodes en une seule.

Le pro-œstrus, d'une durée de quatre à quinze jours, se manifeste par une congestion et un œdème de la vulve avec écoulement abondant d'un liquide clair, muqueux puis hémorragique. La chienne n'accepte pas le mâle et beaucoup d'éleveurs s'en étonnent, insistant parfois pour la faire couvrir de force. S'ils y arrivent, elle ne sera pas fécondée. Les ovules n'étant pas encore libérés les spermatozoïdes ne pourront s'unir à eux.

Pendant l'œstruc, au contraire, d'une durée de quatre à huit jours, l'écoulement demeure, réduit à quelques glaires lactescentes, et devient presqu'inexistant. La congestion de la vulve regresse; la chienne supporte, recherche même la copulation. C'est alors que le propriétaire, croyant les chaleurs terminées avec la disparition de l'écoulement, ne la surveille plus. Elle n'a rien de plus pressé que de trouver un galant de son choix, mais ses goûts sont souvent bizarres, de même que les produits de cette union. On se demande alors avec inquiétude s'il n'y a pas eu « imprégnation maternelle » c'est-à-dire si la femelle ayant donné des produits avec un premier mâle donne avec un second des produits ressemblant au premier. De même le mâle Cocker ayant sailli une femelle d'une autre race donnerait avec une femelle Cocker des produits de croisement. Cette théorie déjà ancienne de la « télégonie » est fausse, celà est heureux d'ailleurs car bien des ménages parfaits se trouve-

raient désunis. Beaucoup de cas ont été étudiés chez les animaux, chaque fois une enquête a permis de conclure soit à une fécondation « clandestine » soit à un retour à des ancêtres éloignés, quelquefois issus de croisements, à de « l'atavisme ».

Si la chienne n'est pas fécondée, il peut arriver que la fin de la troisième période ou « post-œstrus » se manifeste par quelques pertes muqueuses lactescentes, accompagnées parfois d'une légère poussée congestive des mamelles. Ceci correspond aux règles chez la femme. Ne prenons pas cet écoulement pour anormal, il ne s'agit nullement de métrite.

En conclusion, le meilleur moment de saillie est celui où les pertes de la lice ont sensiblement diminué, où la congestion de la vulve a presque disparu et surtout où la chienne accepte le mâle sans aucune contrainte.

On trouvera de jeunes chiennes n'ayant jamais été fécondées qui seront un peu rebelles, ou de jeunes mâles inexpérimentés. Dans ces deux cas seulement, on pourra intervenir. Si le chien refuse de saillir, deux causes peuvent l'y amener : soir qu'il s'agisse d'un mâle épuisé par des saillies répétées, soit qu'il manque d'ardeur sexuelle. Dans ce dernier cas, il doit être rejeté comme impropre à la reproduction.

Pour augmenter les chances de réussite, il sera bon de mettre chien et chienne en présence deux fois et plus si possible, à deux jours d'intervalle.

Si une saillie inespérée a lieu et que le propriétaire en ait connaissance, il pourra avoir recours au vétérinaire qui arrêtera la gestation à l'aide d'hormones folliculaires. De même, si la chienne est saillie trop jeune, une gestation sur une femelle dont la croissance n'est pas terminée peut avoir un effet désastreux et sur elle-même et sur ses produits. Bien que la puberté chez le chien apparaisse entre sept et onze mois, il est recommandé de ne le faire reproduire qu'à l'âge de quinze mois.

LA GESTATION

La fécondation assurée, la gestation commence, pour durer en moyenne soixante-trois jours, les deux extrêmes étant cinquante-deux et soixante-quinze jours. On remarque que plus une chienne a porté plus sa gestation est longue. Nous ne par-

lerons pas ici de l'alimentation de la mère, dont il sera traité par la suite.

Notons simplement quelques accidents possibles pendant cette période. L'avortement est rare chez la chienne, il n'en existe pas de contagieux, dû à un microbe spécifique. Les causes en sont surtout mécaniques : coup de pied, chute, bataille, choc d'une auto. Il peut quelquefois être le contre-coup d'une maladie grave. La saillie peut être « blanche » c'est-à-dire improductive soit par infécondité du mâle soit par anomalie génitale de la femelle. Il convient alors de faire examiner l'un et l'autre et de ne pas oublier qu'un mâle peut être momentanément infécond s'il est épuisé en saillies répétées. Le cas peut se produire sur une étalon réputé dont le propriétaire cherche à tirer le plus de bnéfice possible.

L'éleveur est parfois intrigué par un accident curieux : la gestation nerveuse. Un assez grand nombre de chiennes, non saillies ou non fécondées aux chaleurs se comportent exactement comme si elles allaient mettre bas deux mois après. L'accident peut se produire aussi avant la fin du terme normal. Elles deviennent inquiètes, cherchent un endroit retiré qu'elles aménagent avec soin pour installer des chiots imaginaires. On observe en même temps une forte congestion des mamelles, une montée de lait et parfois un grand développement de l'abdomen faisant penser à une gestation vraie. Il est souvent malaisé d'affirmer la gestation nerveuse, en particulier chez les chiennes grasses dont les fœtus sont difficilement perceptibles. Souvent, dans la journée, elles vont visiter l'endroit choisi et se lamentent de n'y rien trouver. Cela peut durer quelques jours. Il convient avant tout de tarir la secrétion lactée, à moins qu'on trouve des orphelins ou des chiots en surnombre, qu'elles adoptent facilement.Le moyen le plus usuel d'arrêter la montée du lait consiste à purger la chienne, à la soumettre à une demi-diète pendant quelques jours et à enduire les mamelles d'un astringent qui réduit l'inflammation. On utilise le plus souvent un mélange de blanc d'Espagne et vinaigre formant pâte. Pour éviter le léchage, il suffit de faire une brassière à l'aide d'un carré de toile. Quatre trous permettent le passage des pattes et on coud les deux bords sur le dos. Des

essais ont été faits à l'aide d'hormones folliculaires ou hypophysaires, les résultats sont très variables. En effet, si on observe souvent un tarissement spectaculaire, quelquefois par contre la secrétion est augmentée. Il semble qu'il s'agisse là d'une question de doses à varier suivant les sujets.

Une erreur de plus à ne pas commettre est de prendre pour pleine une femelle ascitique.

Tout cela nous amène à parler du diagnostic de gestation. Il consiste essentiellement chez la chienne dans la palpation de l'utérus par compression du ventre. Placé derrière l'animal debout, on comprime avec les mains à plat en allant d'avant en arrière vers le bassin. On peut percevoir des fœtus sur toute la longueur du ventre. Dès le quinzième ou vingtième jour, il est possible d'être fixé: il y a gestation si on sent comme une suite de noisettes, mais ceci est assez problématique et il faut une grosse habitude. Vers la sixième semaine, la difficulté est moins grande : on sent une succession de corps durs, irrégulièrement bosselés, de la grosseur d'un œuf de cane. D'autre part, le ventre prend chaque jour du volume, devient tombant, le flanc est tendu, affaissé. Un procédé très simple consiste à mesurer chaque matin, à la même heure, à jeun et au même endroit, le périmètre de l'abdomen.

La précision de cette méthode est cependant toute relative et il serait souhaitable qu'on utilise comme chez d'autres animaux et la femme, les injections de sérum ou urine de la femelle à une lapine ou une souris.

Les erreurs les plus fréquentes à la palpation se font sur des sujets obèses, ascitiques ou à métrite. Une chienne obèse ou asciique peut être gestante sans que les fœtus soient perçus. Le développement du ventre ne nous renseigne en rien. L'ascit peut se différencier de la gestation par le phénomène du « ventre de batracien », tombant et débordant le bassin lorsque la chienne est dressée sur ses pattes de derrière. En percutant d'un côté et plaçant la main à plat de l'autre, on peut avoir une sensation de flot. De même en associant la percussion à l'auscultation. Mais une ascitique à son début peut être gestante et le problème est encore compliqué. Une métrite close enfin peut causer bien des erreurs : Il y a développement de

l'abdomen, des boules semblables à des fœtus peuvent être perçues, et au moment du terme, le col de l'utérus s'ouvre, libérant seulement du pus en grande quantité.

. . . . . .

Lorsque l'éleveur est sûr ou a de fortes présomptions de croire qu'il va bientôt être parrain d'une magnifique portée, il doit préparer avec soin le berceau de ses filleuls.

Trois conditions essentielles président à la bonne marche des événements : pas de variations de températures, par d'humidité, pas de froid. D'instinct, la mère connaît l'importance de ces facteurs, surtout dans les premiers jours de la vie des nouveaux-nés. Lorsqu'ils se vident, elle lèche leurs déjections qui pourraient rendre humide l'endroit où ils se trouvent. Elle ne les quitte que rarement, pour se nourrir ou se vider elle-même, revenant en hâte assurer leur alimentation et leur chauffage.

La saison à laquelle a lieu l'accouchement rend plus ou moins grandes les difficultés à satisfaire aux trois conditions. En été, peu de variations de température, de froid ou d'humidité, en hiver on doit au contraire les combattre. Cependant, une naissance au début de cette saison est intéressante; on peut espérer voir les produits faire l'ouverture.

Au point de vue où nous nous plaçons, celui de l'éleveur amateur ne possédant qu'une ou deux chiennes, le meilleur lieu de séjour des chiots en hiver est la cuisine. On y trouve toujours du feu, la pièce n'est jamais froide et la présence de la portée y est moins déplacée et cause moins de dégâts que dans n'importe quelle autre endroit de la maison. L'idéal est de posséder un chauffage central qui fonctionne, chose très rare de nos jours. Encore ne faut-il pas commettre l'imprudence de placer les chiots près de la chaudière, des émanations d'oxyde de carbone pouvant les asphyxier.

La meilleure niche où une lice cocker peut accoucher dans de bonnes conditions est constituée par une caisse assez grande, à bords ni trop hauts, ni trop bas. L'espace doit être suffisant pour permettre à la chienne de se tourner dans tous les sens et de ne pas risquer d'étouffer un chiot. Les bords doivent être assez bas pour ne pas l'obliger à bondir en entrant ou sortant

geste encore dangereux pour la portée. Enfin, ils seront assez hauts pour empêcher les chiots un peu dégourdis avec l'âge de s'évader de leur demeure, ce qui comporte aussi des risques. Une caisse de soixante-cinq centimètres de côté, profonde de vingt, nous semble convenir. On n'a guère intérêt à choisir plus grand sinon des chiots s'égarent dans un coin, pleurent et troublent la tranquillité de leurs frères. D'autre part, ils ont intérêt, dans les premiers jours du moins, à dormir entassés les uns sur les autres pour avoir plus chaud. Il sera bon, en outre, de munir le fond de deux traverses à sa face inférieure; cela permettra une meilleure aération et, si le sol est carrelé, isolera mieux du froid. On peut enfin percer le fond de trous du diamètre d'un petit crayon, afin d'aérer la couche.

Les avantages de la Caisse sont nombreux : elle est construite en bois, très bon isolant et non froid. Elle est à ciel ouvert, d'où bonne aération, nettoyage facile et grande pénétration de la lumière. Ces deux derniers points sont importants. En effet, juger de la saleté d'une niche classique, à ouverture latérale et toit, est bien difficile. On se rend bien moins facilement compte de la présence de parasites. D'autre part, elle est toujours obscure et l'on sait combien l'obscurité favorise l'anémie, certaines avitaminoses et combien la lumière est un puissant bactéricide.

Que choisir pour matelas ? Coussins douillets, sacs, couvertures de laine sont à proscrire. Les tenir propres serait difficile et les chiots, en rampant, peuvent s'égarer sous eux et y être étouffés. Il nous semble que du foin ou de la paille, propres, non poussiéreux, sont à recommander. La paille d'avoine est plus douce que celle des autres céréales. On peut aussi utiliser les frisons d'emballage. Ces matériaux ont trois avantages : celui de laisser pénétrer l'air, celui de permettre à la mère d'arranger son intérieur à sa manière, celui enfin d'être très facilement changés et brûlés, lorsqu'ils sont sales ou infestés de parasites.

On peut placer sur le fond quelques épaisseurs de journaux renforçant l'isolement ou une couche de sciure de bois bien sèche.

Dès l'approche de la mise bas, la lice comprend vite que

cette caisse confortable lui est destinée, elle la visite à plusieurs reprises, fait quelques arrangements.

Certains éleveurs recommandent de ne point changer la litière sauf après l'accouchement, ce qui est indispensable. L'argument qu'ils invoquent est le suivant : La chienne a conservé l'habitude ancestrale d'absorber en totalité les déjections des jeunes pendant toute la période où ils sont incapable de se mouvoir aisément. Ceci est exact, mais n'oublions pas qu'un vieux lit de paille oude foin bien tassé, mal aéré, constitue un nid à puces idéal, ces parasites se nourrissent du sang des chiots, les tourmentent, et l'un et l'autre nuisent à leur bon développement. Nous préférons voir changer le contenu de la boîte toutes les semaines et en saupoudrer l'intérieur d'un insecticide qu'on enlèvera ensuite à l'aide d'une brosse (il pourrait pénétrer dans les cavités nasales des chiots). Si au premier changement de litière la mère est un peu contrariée, elle prendra vite plaisir à sentir de temps en temps la bonne odeur du foin frais et à installer ses chiots dans un lit neuf.

Tous les préparatifs dont nous avons parlé devront être terminés quelques jours avant la mise bas, c'est-à-dire avant le soixantième jour de gestation. La chienne aura ainsi le temps de se familiariser avec la niche.

LA MISE BAS

Lorsque l'accouchement est proche, les mamelles se congestionnent, prennent du volume, et si on presse sur une tétine, des gouttes de lait apparaissent. De plus la chienne est cassée, le rein est plus creux, la vulve se congestionne et le thermomètre accuse souvent sur les jours précédents une baisse de un degré environ. Enfin, la lice est inquiète, se promenant en tous sens, allant fréquemment visiter sa niche, remuer la paille. Puis un liquide glaireux s'écoule du vagin, la mise bas commence.

En général, pas un cri de la mère n'est perçu mais son regard exprime l'anxiété et la douleur. Elle est le plus souvent couchée mais parfois, affolée, reste debout et sème ses chiots un peu partout. Elle en perd ou en abandonne, d'où la nécessité de la surveiller tant qu'elle ne s'est pas couchée. Ceci fait

et si tout à l'air normal, le mieux est de la laisser en paix. C'est un fait d'observation générale, que beaucoup d'animaux ne font les efforts nécessaires à l'expulsion du ou des fœtus que lorsqu'ils sont seuls.

De temps en temps la chienne se contracte, faisant progresser le premier fœtus. Dès qu'il apparaît, son premier soin est d'absorber les enveloppes et lorsque le chiot est sorti, de couper le cordon ombilical au ras du ventre à l'aide de ses molaires. Une phase de repos suit l'expulsion du numéro un, temps plus ou moins long pendant lequel la mère se repose. A nouveau, l'utérus se contracte et elle recommence à pousser. Le même jeu peut se renouveler en moyenne cinq à six fois pour une lice cocker. Les portées de huit chiots sont rares, à plus forte raison celles de dix. Cela n'est d'ailleurs pas à souhaiter pour la mère, son format ne lui permettant pas de nourrir d'aussi nombreuses bouches.

L'accouchement normal est terminé dans un délai de douze heures environ. La durée en est variable suivant les sujets et leur âge. Chez une vieille chienne ayant eu déjà pas mal de portées, l'utérus est un peu paresseux et les choses vont moins vites. Passé ce délai et si la chienne continue à faire des efforts après avoir expulsé quelques fœtus, il sera bon de faire appel au vétérinaire. Trop attendre serait exposer la vie de l'animal; de même si au bout de deux heures aucun fœtus n'a été expulsé.

Les accidents les plus fréquents observés sont englobés sous le nom de « rétentions fœtales ». Elles consistent dans une prolongation du séjour des fœtus dans l'utérus au delà de la moyenne physiologique normale. Plusieurs causes à celà, dépendant soit de la mère, soit des fœtus et de leurs enveloppes, soit d'une alimentation trop pauvre. N'entrons pas dans le détail puisque seul un vétérinaire est alors compétent. Bornons-nous à en signaler les effets : Au terme de la gestation, le col s'ouvre, les microbes pénètrent rapidement à travers lui d'où infection. Suivant la nature des germes il y a macération ou emphysème des fœtus et, dans les deux cas, métro-péritonite, puis péritonite et mort de la mère. Cela souligne la nécessité d'intervenir lorsqu'au bout du terme normal (soixante-six

jours par mesure de prudence) bien qu'on voit des gestations de soixante et onze jours), aucun symptôme d'accouchement ne se dessine ou, s'il y a des symptômes, aucun fœtus n'est expulsé.

Après la mise bas normale, on observe, dans les huit jours qui suivent, un écoulement vulvaire noirâtre. Rien d'inquiétant à cela à moins qu'il ne se prolonge ou ne soit trop abondant, accompagné d'un amaigrissement rapide de la mère et d'une diminution de son appétit.

L'ALLAITEMENT NATUREL

A peine né, le chiot, sourd, aveugle et ne se déplaçant qu'en rampant, se dirige sans coup férir vers une mamelle. Il semble que son instinct et son odorat le conduisent, le fait est si rapide que les premiers tètent alors que les derniers ne sont pas encore sortis des voies génitales. Il y a d'ailleurs danger pour les premiers, la mère ne peut à la fois expulser de nouveaux fœtus et s'occuper des nouveaux-nés. Des accidents se produisent dont le plus fréquent est l'étouffement d'un chiot ou de plusieurs si la chienne est maladroite. Pour éviter cela nous pensons que le mieux est de séparer les chiots de la mère, au fur et à mesure de leur naissance, à condition bien entendu que cette dernière n'y voit pas d'inconvénient. On maintiendra les nouveaux-nés au chaud. Cette façon d'agir aura en même temps pour effet de les faire jeuner quelques heures, ce qui n'est pas plus mal.

Un autre moyen de sécurité s'offre à nous si la chienne n'admet pas d'être séparée de ses petits. Il consiste à installer à l'intérieur d'une caisse spacieuse, parallèlement aux côtés, une petite barre de bois de un centimètre à un centimètre et demi de diamètre. Elle sera placée à distance égale de la litière et du côté de manière à former un refuge permettant à un chiot de se tenir allongé le long du bord. Il semble qu'une distance de huit centimètres suffise. Si un imprudent s'égare, c'est toujours entre le dos de la mère et le côté de la boîte qu'il est étouffé.

En un autre endroit, le chiot s'enfonce dans la paille mais peut encore respirer, tandis que la paroi de la caisse ne cède

pas. Avec une barre, le dos de la mère s'y appuie et le chiot n'est pas écrasé. Cette barre constituera un jour une marche lui permettant de sortir plus aisément de la caisse et lui évitant une acrobatie pénible.

Tout étant dans l'ordre, observons maintenant ces jeunes affamés à l'heure du repas. Le début en est assez mouvementé, chacun lutte pour obtenir une tétine et le travail commence. Nous disons bien le travail, c'en est un et le Docteur Buttin l'a bien observé quand il écrit : « Si l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, le chiot, lui, dès l'instant de sa naissance, ne sera payé d'une goutte de lait qu'après un travail énergique de ses pattes de devant et des muscles de son cou. » Le massage de la glande mammaire par les pattes et les tractions de la bouche sur le trayon sont nécessaires pour déclancher l'écoulement du lait. La mère, aussi dévouée soit-elle, ne pourra rien faire pour remplacer cela et un chiot né trop faible, incapable de fournir ce travail, sera voué à la mort ou se développera bien mal. Il est donc important d'avoir des chiots robustes dès leur naissance. Ils ne le seront que si la mère est entretenue dans une forme excellente durant toute la gestation. Nous verrons plus loin comment y parvenir.

Au bout d'un temps assez court, le lait s'écoule régulièrement, le travail des pattes se ralentit, puis s'arrête, de même que les mouvements du cou. Bientôt seule la langue est encore mobile, le silence se fait, troublé seulement par le petit bruit de déglutition et par quelques grognements de plaisir.

La durée d'une têtée n'est que de quelques minutes, plus courtes dans les premiers jours que par la suite. A peine terminée, les chiots s'endorment, bien serrés les uns contre les autres et près de la mère. Ils ont un grand besoin de chaleur dont voici la raison : Les premiers jours de leur vie se passent à manger, digérer en dormant, puis remanger et ainsi de suite. D'aucuns s'étonnent de les voir dormir autant, mais c'est justement parce que ce travail de digestion absorbe toute leur énergie et leur enlève toute force de se mouvoir. A peine le repas fini la digestion commence, out le sang afflue vers les organes digestifs et il s'en suit une ischémie des autres parties du corps. Les muscles et le système nerveux de la vie de rela-

tion s'engourdissent, se refroidissent d'où le grand besoin de sommeil et de chaleur. Rien n'est plus commun que la sensation de froid et de fatigue perçue par l'homme au début de sa digestion. Il en est de même pour les animaux, mammifères comme lui, et dont il se distingue surtout par le fait curieux qu'il marche sur deux pattes.

C'est durant les premiers jours de la vie que le travail de digestion est le plus intense, proportionnellement à la grosseur des travailleurs. C'est donc la période pendant laquelle ils ont le plus besoin de chaleur, la mère le sait bien et ne les quitte pas. Veillons aussi à ce qu'ils n'aient pas froid. Pour se donner une idée de l'importance du travail de croissance chez le chiot, il suffit de penser qu'il double son poids en neuf jours environ alors que l'enfant met cent quarante jours en moyenne Ne nous étonnons pas si le nombre de têtées est de dix à douze par vingt-quatre heures durant la première semaine. Ce nombre diminue ensuite, jusqu'à six environ au sevrage, non que la quantité de lait absorbée soit moindre, au contraire. Cependant, toutes proportions gardées, un chiot de deux mois se nourrit beaucoup moins fortement qu'un chiot de un jour, puisque ce dernier remplit son estomac deux fois plus souvent que le premier.

Etant donné que le chiot doit lutter pour l'obtention d'une tétine et ensuite travailler afin d'en obtenir le lait, la sélection naturelle joue sur une portée, éliminant les plus faibles incapables de faire l'un et l'autre. Mais, si l'homme, par son intervention, leur permet de se nourrir suffisamment, ils rattrapent vite le retard et deviennent par la suite des sujets très corrects.

Le fait qu'un animal quel qu'il soit vienne au monde gros et fort n'implique pas qu'à l'âge adulte il sera plus gros et plus robuste qu'un autre. Par contre des sujets, ne disons pas malingres ou maladifs, mais plutôt de format réduit à leur naissance peuvent devenir très beaux par la suite. La génétique nous explique ce phénomène : Chaque animal possède en naissant des possibilités, un avenir, légués par ses parents; la manière dont il est élevé, dont il se nourrit en particulier, joue un très grand rôle dans l'extériorisation de ces possibilités. L'avenir des sujets est donc en partie entre les mains de l'éle-

veur. Si la nourriture ou l'hygiène leur font défaut, ils n'atteindront pas le développement qu'ils devraient avoir; mais par contre, même en ayant tout ce qu'il leur faut et plus, ils ne dépasseront jamais ces possibilités.

Le problème du surnombre est résolu lorsqu'on supprime à la naissance quelques chiots. Si on les élève tous et si la table est un peu étroite pour les convives, l'éleveur jouera un rôle important en surveillant les tétées, en enlevant un gros goulu d'une mamelle postérieure pour y mettre un pauvre affamé. Ce dernier y trouvera beaucoup de profit : Le travail de massage déclanchant l'écoulement du lait sera déjà fait, il pourra se nourrir convenablement et rattrapera bientôt en poids le premier nommé. Il est bon de laisser têter un certain temps le plus gros, pour qu'il absorbe une partie du lait. Il y en aurait trop pour l'autre et il ne pourrait profiter du dernier lait, plus nourrissant.

Suivons maintenant les jeunes élèves dans leurs progrès jusqu'au sevrage. A partir de la deuxième semaine, les paupières se décollent, les yeux apparaissent, tels deux perles noires. Les oreilles, jusque là dressées et closes, se rabattent et s'ouvrent. Ils sont déjà moins frileux. Avant, chacun d'eux n'est qu'un tube digestif, une machine à transformer le lait en tissus animaux. Maintenant, ce sont des êtres qui mangent et dorment encore beaucoup mais voient et entendent un peu.

Au bout de quatre semaines par contre, on enregistre de sérieux progrès : ces messieurs ne rampent plus mais arrivent à se porter sur leurs membres. Ils se risquent à une promenade maladroite et courte, entrecoupée de chutes comiques; mais le fait est là : ils remuent, se déplacent pour leur propre plaisir et non pas seulement pour têter. De jour en jour, ils prennent de l'assurance.

C'est à notre avis, entre la quatrième et la cinquième semaine que doit être pratiqué l'écourtage de la queue. Avant, les chiots sont trop petits, les queues trop courtes et il est difficile d'apprécier la longueur du moignon à conserver. Après, l'animal est trop conscient du mal qu'on lui fait, sa douleur est plus vive. Beaucoup d'éleveurs sont perplexes quant au choix de l'endroit de section. Un fait les guidera : La queue

grandit en longueur surtout par son segment postérieur. Toutes proportions gardées, un moignon de queue paraissant long sur un chiot de quatre semaines, sera de longueur normale à la fin de la croissance. S'il s'agit d'une chienne, le moignon doit recouvrir la vulve, constituant un moyen de défense contre les mâles trop entreprenants. On peut donc choisir la base de la vulve comme repère. En sectionnant à ce niveau le moignon semble long, car chez un chiot femelle la distance entre l'anus et la vulve est proportionnellement plus grande que chez l'adulte, mais le mode de croissance de la queue corrigera cela par la suite. On peut alors commencer par couper la queue des femelles, puis couper celles des mâles à la même distance.

On peut aussi sectionner de manière que la portion enlevée soit légèrement plus longue que la portion restante.

Le moyen le plus simple d'opérer consiste, après avoir coupé les poils, à appliquer un peu au-dessus du lieu d'élection une ligature bien serrée, faite d'un morceau de toile long de huit à dix centimètres et large de un centimètre. Par sa grande surface portante, elle meurtrit moins qu'une ficelle mince. Avant de l'appliquer on repousse la peau le plus possible vers l'avant afin qu'ensuite elle recouvre la plaie. Pour sectionner, un ciseau suffit. Deux soins post-opératoires seulement : désinfecter la plaie à l'aide de teinture d'iode et enlever la ligature dans les deux heures qui suivent. Oublier ce dernier point est grave, toute la partie en arrière de la ligature se mortifie, tombe et on a une plaie gangrenée difficile à guérir. Beaucoup de gens pensent qu'il faut repérer une articulation vertébrale et sectionner entre deux vertèbres. Il est bien difficile de percevoir à la palpation cette articulation chez un chiot de quatre semaines; même si cela était aisé, on créerait alors une plaie articulaire, plus difficile à guérir qu'une plaie osseuse (les synoviales réagissant très mal à l'infection).

Certaines personnes se refusent à écourter ou faire écourter la queue de leur cocker. Ceci traduit un souci louable de ne pas torturer leur petit compagnon; mais ce n'est pas une torture, à peine si quelques-uns s'en plaignent un quart d'heure après l'opération. Les temps ne sont pas encore éloignés où les bijoutiers perçaient les lobes inférieurs des oreilles à des jeunes

filles, afin de leur permettre de porter des bijoux. Il faut souffrir pour être beau. Autre exemple plus récent : Certaines élégantes n'hésitent pas à soubir des opérations de chirurgie esthétique sans trouver cela tortionnaire. Pourquoi notre cocker penserait-il autrement ? Se trouverait-il beau avec une queue balayant le sol, lui enlevant toute son élégance, lui donnant l'air de ramper ? Que ferait-il de cet instrument encombrant dans un buisson épineux ou un fourré ? Le bout de son fouet serait constamment ensanglanté et douloureux alors qu'une demi-heure de souffrance au plus le préserve de tout cela. Ces raisons nous semblent suffisantes pour enlever tout scrupule.

Continuant leur croissance et leurs progrès constants en adresse, les chiots sont maintenant solidement établis sur leurs pattes. Certains hardis compères arrivent à s'évader de leur caisse constituant jusque là tout leur univers. Et c'est l'entrée dans un monde inconnu, entrée souvent bruyante lorsque le téméraire prend conscience de son audace, se demande bien où il se trouve, gémi et pleure. La mère l'entend vite, le prend délicatement dans sa gueule et le reconduit à son domicile. Peu à peu, ils se familiarisent avec la pièce où ils vivent, en découvrent les secrets; on en trouve partout. Des querelles éclatent à propos de tout et de rien, aussi subites que brèves. De temps en temps le rassemblement a lieu près de la mère, dans le but que vous pensez. Ils ne tètent plus couchés mais assis ou debout. La mère n'a bientôt plus besoin de s'asseoir pour leur permettre d'atteindre les mamelles.

Ainsi grandissent nos élèves, le temps passe vite à les regarder pousser et l'époque du sevrage approche. Avant d'envisager cette période très importante de l'élevage, n'oublions pas de parler de l'allaitement artificiel et de la nourriture de la mère au cours de l'allaitement.

ALLAITEMENT ARTIFICIEL

Des chiots peuvent se trouver orphelins, soit parce que leur mère est morte, soit que la portée est trop nombreuse et l'épuiserait. Ils peuvent l'être à des âges différents, aux premiers jours de leur naissance ou plus tard. Deux moyens nous permettent de les élever : soit par l'allaitement mercenaire à l'aide

d'une chienne dont on a sacrifié les produits ou qui vient de faire une gestation nerveuse, quelquefois même à l'aide d'une chatte; soit par l'allaitement artificiel.

Pour réussir cette dernière entreprise, il suffit d'être patient, minutieux et propre. Afin d'éviter l'erreur commise très souvent et causant le plus grand nombre d'échecs, considérons d'abord la valeur nutritive du lait de chienne, en comparaison avec celles des laits de femme et des animaux domestiques. Sa densité est la plus forte, avec 1.036, après celle du lait de truie (1.040). Les matières albuminoïdes y sont en très grosse proportion (117 gr. par litre), seule la truie arrive à moins de la moitié avec 56 gr. par litre, les autres animaux et la femme venant très loin derrière. Cela s'explique : Le chien est un carnivore, son tube digestif est plus orienté vers la digestion des protides que celui d'un herbivore ou d'un omnivore. Il est également le plus riche en matières grasses, avec 98 gr. par litre, la truie vient après avec 63 gr., le lait de femme n'en contient que 30 gr. Les sels minéraux y sont en proportions bien supérieures à tous les autres avec 13,5 gr. Seuls les sucres (lactose) y sont en faible quantité (30 gr.), la femme 65 gr., ânesse 66 gr., vache 50 gr. Par contre, il est avec celui de la truie le moins chargé en eau (773 gr.) donc le plus concentré et le plus riche. On comprend alors la croissance si rapide du chiot. Si l'enfant demande à sa mère 20 litres de lait pour augmenter son poids de un kilogramme, le veau dix, le chiot se suffit de 2 kg. 500 soit moins de 2 litres et demi.

L'erreur dont nous parlions consiste à penser que le lait entier de vache est trop concentré pour un chiot et à le dédoubler à l'aide d'eau. Le résultat ne se fait pas attendre, trois ou quatre jours après le chiot meurt de faim et non parce qu'il a été nourri trop fortement. Il faut, au contraire, rendre ce lait plus nutritif; un bon moyen consiste à y ajouter des œufs bien battus. Examinons leur composition : Le jaune contient 16 % de matières albuminoïdes et 31 % de matières grasses; le blanc se compose surtout de matières azotées (13 %) et de très peu de graisses, un litre de lait de vache ne contient que 34 gr. de protides et 40 gr. de lipides, soit environ trois fois moins que le lait de chienne. Il faut donc l'enrichir des deux

tiers en ces deux constituants. A un litre de lait de vache il convient d'ajouter : 117 — 34 = 83 gr. de protides et : 98 — 40 = 58 gr. de lipides. Un œuf moyen pèse 60 gr., il contient environ 7 gr. 5 de protides et 5 gr. de lipides. Pour atteindre le taux de protides et lipides du lait de chienne, il faut ajouter au moins onze œufs à un litre de lait de vache. La chose est difficile à croire mais les calculs nous amènent à cette conclusion. Si on utilise du lait de brebis, plus riche, il suffira d'ajouter sept œufs par litre. L'éleveur n'a donc pas à craindre de renforcer la valeur nutritive du lait. L'utilisation de l'œuf est certes onéreuse de nos jours, mais, d'une part, nous pensons que les albumines et graisses qu'il contient, destinées à nourrir le poussin sont les mieux digestibles pour les chiots; d'autre part, moins de deux litres et demi de lait font augmenter le poids du chiot de 1 kg., avec un litre on peut aller loin.

En pratique, il est bon de diminuer un peu le nombre d'œufs ajoutés, surtout au début; l'organisme du jeune doit s'habituer progressivement à cet aliment artificiel; le donner brutalement à sa concentration la plus forte exposerait à des accidents digestifs.

Voici donc préparé un aliment dont la composition et la structure se rapprochent le plus possible de celle du lait de chienne. C'est la première condition de réussite.

La deuxième est de l'administrer proprement. Un si petit organisme résiste très mal aux germes d'infection. Le lait et le récipient servant à le faire boire seront stérilisés (portés dix minutes à ébullition). Il suffirait, en effet, de nourrir à l'aide de lait de vache tuberculeuse pour risquer de contaminer le chiot. Des germes banaux peuvent facilement déclencher une entérite. Après stérilisation du lait, cinq ou six gouttes d'huile de foie de morue non vétérinaire, c'est-à-dire purifiée, seront ajoutées et bien mélangées. N'oublions pas que la stérilisation aura détruit toutes les vitamines du lait. De même pour l'addition des œufs, les ajouter avant la cuisson donnerait des œufs au lait, mélange trop consistant.

Autre précaution très importante : Le lait sera préparé chaque jour et non pour deux ou trois jours. L'aliment doit être

frais, il y gagne en propreté et les fermentations n'ont pas le temps de se développer.

Le liquide doit être administré à température convenable, celle du lait de la mère (35 à 36°).

Le nombre de repas par jour sera soigneusement réglé en s'inspirant du nombre de têtées données par la mère. Dans la première semaine, il est de dix à douze par vingt-quatre heures et diminue jusqu'à six au sevrage. Réduisons ce nombre à six ou huit par jour au début, à raison de une toute les deux heures, pour arriver à trois ou quatre au sevrage (une toutes les trois ou quatre heures). La chienne n'a pas autre chose à faire que nourrir ses chiots, l'homme a d'autres occupations.

Quelle quantité donner à chaque têtée ? Le chiot en est le seul juge, il s'arrête quand il en a assez. Dans les premiers jours, il absorbe 40 à 50 gr. puis la quantité va en augmentant. Ceci peut servir de base.

Comment faire boire ? Problème important qui, bien traité, facilite la tâche de l'éleveur, permet au chiot de mieux se nourrir et évite un gaspillage de nourriture. Faire prendre le lait à l'aide d'un compte-gouttes ou d'une cuillère à café est un travail de patience, tant pour le chien que pour l'éleveur. Une bonne moitié du liquide est perdue. Une tétine de biberon d'enfant est trop volumineuse, la gueule du chiot ne peut la contenir. Voici un procédé qui nous semble assez pratique : un bouchon, percé au fer rouge d'un trou du diamètre d'un compte-gouttes. Ce dernier est scié à l'endroit où il commence à se rétrécir pour arriver au tube capillaire. On casse proprement et on a un tube cylindrique. Ce tube est adapté au bouchon, la poire du compte-gouttes sert de tétine. A son extrémité, on ménage à l'aide de ciseaux un ou deux orifices permettant au lait de s'écouler. Il ne reste plus qu'à trouver un flacon de cent grammes environ, ayant un goulot assez grand pour contenir le bouchon. Le biberon est fabriqué. Avant les têtées, le tout sera stérilisé par ébullition pendant dix minutes. Cet appareil est facile à construire; lorsque la tétine est endommagée on n'est pas en peine de la remplacer.

Voici pour le chiot ayant perdu sa mère ou qu'on lui a re-

tire dès sa naissance. Mais d'autres cas peuvent se produire, plus souhaitables.

Ou bien le chiot a été privé de sa mère quelques jours après sa naissance. Dans ce cas, il aura pu absorber du lait maternel et ceci est important. Le lait des premiers jours est appelé colostrum, sa composition est différente de celle du lait proprement dit, il jouit de propriétés purgatives favorisant l'expulsion du méconium. Il contient, en outre, des anticorps, préservant le jeune de certaines infections.

Ou bien on procèdera à un allaitement mixte semi-naturel et semi-artificiel, si le nombre de chiots est trop grand. L'alimentation fournie par la mère est complètée par l'homme, on peut alors se permettre de donner un lait moins nourrissant. Ce mode d'allaitement est très bon et ménage la mère.

Enfin, on peut avoir recours à l'allaitement mercenaire, dont nous avons déjà parlé.

ALIMENTATION DE LA MERE

L'allaitement dans ses diverses formes étant envisagé, voyons de quelle manière nourrir la mère.

Il suffit de faire un retour en arrière et de reconsidérer la valeur nutritive du lait de chienne,pour avoir une idée de la quantité d'aliments que doit transformer un animal du format cocker ayant à nourrir cinq ou six chiots. N'oublions pas aussi que pendant la gestation les besoins alimentaires sont augmentés et la capacité du tube digestif diminuée. Ajoutons enfin qu'une lice convenablement nourrie doit atteindre la mise-bas non grasse mais en bonne forme, et que cet état doit se maintenir au cours de l'allaitement. Pourquoi, en ces temps de restrictions, donne-t-on des rations supplémentaires aux mères attendant ou allaitant un enfant, si ce n'est parce que ce supplément leur est absolument nécessaire ?

L'éleveur devra avoir la même façon de penser à l'égard de sa chienne. On voit trop de ces pauvres animaux terminer l'allaitement dans un état de maigreur squelettique. Deux ou trois portées suffisent alors à les user complètement, et les produits ne donnent souvent pas grand chose de bon.

Une mère insuffisamment nourrie donne à la longue un lait trop pauvre, lorsque toutes ses réserves sont épuisées.

Le problème de l'alimentation de la mère est donc très important, tant pour son avenir que pour celui de la portée.

Malheureusement trop d'éleveurs trouvent normal de voir une mère maigrir et seraient très étonnés d'apprendre que, suffisamment nourrie, elle pourrait être en aussi bonne forme au sevrage qu'au début de la gestation. La nature est là pour nous fournir une nouvelle preuve de ce besoin alimentaire : au début de la gestation, toute femelle a une tendance nette à l'engraissement, comme si elle voulait faire des réserves pour de grandes dépenses futures.

Quelle nourriture donner ? En considérant d'une part les gros besoins d'énergie nécessaires à la gestation et à l'allaitement, et d'autre part le faible contenu du tube digestif, on conclut que l'alimentation la meilleure sera la plus concentrée, celle qui, sous un faible volume, fournira la plus grande quantité d'énergie. Pour pouvoir la donner en assez grande quantité sans surmener le tube digestif, on la distribuera en repas fréquents mais peu importants. Enfin, malgré une adaptation à la nourriture de l'homme, le chien est avant tout un carnivore, capable d'assimiler plus facilement les albumines et les graisses animales que les féculents et les sucres.

Nous aurons donc recours en grande partie à l'alimentation carnée. Les légumes, très encombrants et contenant au moins quatre-vingt pour cent d'eau sont à proscrire. Il ne sera pas interdit d'ajouter si possible du pain ou du lait à la ration et, en période d'abondance, un peu de riz. Pensons toutefois que cet aliment peut provoquer de la constipation.

Quelle viande choisir et quels morceaux ? En viande proprement dite, deux animaux surtout nous fourniront : le cheval et le bœuf. Le premier a l'avantage d'être sain, et en particulier exempt de tuberculose, si fréquente chez les bovins. Sa viande pourra donc être consommée crue, conservant les principes nutritifs détruits par la chaleur, en particulier les vitamines. Cependant, s'il s'agit d'animaux accidentés, morts de maladie, n'ayant pas été saignés, il sera prudent de la soumettre à l'ébullition prolongée. Le veau et le poulain morts-nés sont uti-

lisables après avoir subi le même traitement, des germes de septicémie pouvant être cause de la mort. Hormi la viande proprement dite, tous les déchets de boucherie ainsi que les abats peuvent être donnés, toujours après cuisson s'ils proviennent d'animaux douteux. Enfin, n'oublions pas que les os fournissent un appoint précieux en sels minéraux dont la chienne à grand besoin tant pendant la gestation que durant l'allaitement. On les choisira de gros volume et tendres. Les os de petits volumes sont facilement avalés et vont former des bouchons dans l'intestin, ils occasionnent des obstructions intestinales très dangereuses. Les gros os de veau sont particulièrement indiqués, parce que très tendres. Si l'on en manque, les os de bœuf et de cheval, cuits avec la viande et les abats, deviennent plus faciles à ronger. Ils donnent en outre plus de richesse au bouillon, surtout en matières grasses. Si la nourriture est cuite, n'oublions pas de fournir à la chienne les vitamines nécessaires à l'assimilation. Elle les trouvera en quantité et qualité suffisantes dans une cuillerée à café d'huile de foie de morue par jour.

Certains nous feront observer que le chien est un charognard, préférant de beaucoup la viande lorsqu'elle est en état de putréfaction avancée. Le fait est exact, mais ce mode d'alimentation, bien que recherché par l'animal, est-il bien celui qui lui convient le mieux et surmène le moins son système digestif ? Chez un carnivore, l'élimination de nombreux déchets azotés met à rude épreuve le foie et les reins, et bien peu sont ceux exempts de cirrhose ou de néphrite. N'augmentons pas le travail de ces deux organes si nous voulons conserver nos chiens longtemps. A la nourriture préférée, substituons une nourriture saine.

Quelle quantité donner ? Son appréciation est difficile, on peut dire cependant qu'elle est proportionnelle au nombre de chiots et environ de trois à cinq fois la ration d'entretien. Comme il a été dit plus haut, les repas seront fréquents mais de peu d'importance.

Une difficulté peut surgir pendant les premiers jours suivant la mise-bas : La mère ne quitte pas ses chiots un seul instant, son amour maternel l'empêche souvent de se nourrir autant

qu'elle devrait, il arrive même qu'elle refuse de sortir de sa caisse pour manger. Il faut alors l'alimenter sur place, en lui présentant les aliments à la main. Après une ou plusieurs fins de non-recevoir, on est surpris de la voir ingurgiter une quantité énorme de nourriture.

Certains éleveurs, craignant de la voir se constiper, lui administrent une purge. Rien n'est moins indiqué pour la montée de lait ou le maintien de la secrétion, d'autant plus que les excréments du fait d'un transit intestinal rapide, sont toujours plus ou moins mous. Ceci est donc inutile et même néfaste.

En résumé, du début de la gestation à la fin du sevrage, il convient de fournir à la mère une nourriture saine, de grand pouvoir nutritif sous un faible volume, adaptée à sa nature de carnivore et en aussi grande abondance qu'elle le désire, mais en multipliant le nombre des repas pour diminuer leur importance.

Mais bien l'alimenter ne sert à rien si elle est infestée de parasites intestinaux (tœnias ou ascaris le plus souvent). Il est très important de veiller à ce qu'elle n'en soit pas affligée, ou de les faire disparaître. La chienne aura beau manger tant et plus, elle ne sera jamais en état et, chose plus grave, son intestin deviendra peu à peu incapable de digérer les aliments. A leur naissance, les chiots seront immanquablement infestés grâce aux œufs éliminés par la mère. Cela aura sur eux les mêmes conséquences, plus graves encore parce qu'ils sont moins résistants et ont à se développer. Une bonne précaution consiste à vermifuger la lice plusieurs jours avant la saillie et à veiller à ce qu'elle ne s'infeste pas par la suite, en particulier en ingérant des intestins de lapin, à proscrire rigoureusement de l'alimentation des chiens. Vermifuger une chienne pendant sa gestation présente des risques d'avortement, il faut donc s'en abstenir.

LE SEVRAGE

Le lait constitue le seul aliment des mammifères, pendant la première partie de leur vie, il leur est nécessaire et suffisant. Mais il devient bientôt insuffisant, en quantité et qualité.

En quantité : A mesure que les jeunes grandissent, leurs be-

soins alimentaires augmentent, et leur mère n'arrive plus à fournir de quoi les satisfaire.

En qualité : Bien que considéré comme aliment complet, certaines substances indispensables à la vie lui font défaut. Le jeune supplée à cette carence par des réserves en ces principes qu'il possède en naissant. Son foie, par exemple, contient une réserve de fer lui permettant de vivre normalement jusqu'au sevrage. Le lait n'en contient pas et si l'allaitement est trop prolongé il devient anémique.

Le sevrage, période pendant laquelle l'animal passe du régime lacté au régime de l'adulte, est donc une nécessité.

Son importance est grande, à un double point de vue : pendant cette période, les jeunes traversent une phase critique de leur existence. Leur système digestif s'adapte lentement à une nourriture plus difficile à assimiler, leur organisme est envahi par une multitude de germes banaux ou spécifiques de maladies, ainsi que par des parasites, tous ces indésirables étant apportés par les aliments.

Il a une influence considérable sur l'avenir du chiot. Mal sevré ou sevré trop tôt, il se développera incomplètement et restera fragile toute sa vie.

Cette importance rend indispensable l'observation des règles du sevrage. Il doit être tardif, graduel, méthodique et prolongé.

Tardif : Les réservoirs digestifs du jeune se transforment avec lenteur, en vue de digérer des aliments différents, plus grossiers et plus consistants que le lait. Un sevrage prématuré, les oblige à un travail dont ils ne sont pas capables. Le résultat est désastreux : diarrhée quelquefois, toujours rachitisme reconnu à l'aspect vieillot du sujet, à son ventre énorme et tombant, à ses têtes articulaires hypertrophiées et déformées, à son manque de développement et à un arrêt prématuré de la croissance. De tels sujets ne sont bons à rien, manquent de résistance et succombent à la moindre atteinte de maladie du jeune âge.

A quel moment un sevrage normal doit-il commencer ? Un bon signe empirique dit : « Pas avant un temps égal à la moitié de la durée de gestation. » Pour un chiot il peut donc débuter après un mois d'allaitement lorsqu'il est en bonnes con-

ditions. Si le nombre des élèves est peu élevé, il n'est pas plus mal d'attendre une semaine de plus.

Graduel, méthodique : Le remplacement du lait par d'autres aliments doit se faire petit à petit et suivre ainsi la transformation du système digestif. Le chiot continuera à têter sa mère, mais recevra au début un petit supplément de lait de vache bouilli, enrichi à l'aide d'œufs si possible. Le lait concentré préparé comme pour un bébé peut servir, bien que nous le trouvions un peu trop sucré. Puis on ajoutera peu à peu à ce lait des farines d'enfant, du pain, de manière à avoir un aliment de plus en plus consistant, de moins en moins semblable au lait. Enfin, on lui présentera un peu de viande. Mais il ne faut à aucun prix avoir hâte de le voir manger comme un adulte ou, par fantaisie, lui donner un jour un aliment qu'il est incapable de digérer. Les écarts de régime constituent un grand danger pour lui, ils peuvent le tarer définitivement.

Prolongé : En général, le sevrage doit s'échelonner sur une période égale à la moitié de la durée de l'allaitement, donc de quinze jours chez le chien. C'est une durée minima et trois semaines, voire un mois ne nous semblent pas exagérés. Le chiot a tout à y gagner. Un changement un peu brusque de nourriture, allié à une attaque de vers, se produisant souvent à cet âge, peut lui coûter la vie.

En pratique, vers la quatrième semaine, les chiots réclament souvent à leur mère une têtée que celle-ci semble peu disposée à leur donner. Cela s'explique : D'une part les jeunes ont un appétit de plus en plus exigeant, d'autre part la mère semble avoir de la répugnance à se laisser têter. Ce n'est pas qu'elle veuille les abandonner ou qu'elle n'ait plus de lait, mais si on observe ses mamelles, elles apparaissent labourées par les griffes acérées des petits. Chaque coup de patte lui cause une vive douleur, d'où son peu d'enthousiasme. On remédie à cet accident en émoussant les griffes à l'aide d'une lime à ongles.

Le supplément sera donc constitué au début par du lait de vache, additionné de quelques œufs si possible. Si les chiots le dédaignent, ou ne savent pas encore laper, il suffit de leur mouiller la gueule à l'aide du liquide, cela les oblige à se lécher et ils ne sont pas long à y tremper leur nez. Leur maladresse

cause parfois des désastres et certains, partisans du moindre effort, estiment qu'il est bien plus pratique de mettre les pieds dans le plat. Pour les en empêcher, le Docteur Buttin a imaginé un « abreuvoir » très pratique et de fabrication facile : une planche percée de trous dans lesquels on place des godets à boutures, leur fond étant fermé par un bouchon. On peut donner ce petit supplément deux ou trois fois par jour. Au bout de quelque temps on y ajoute quelques bouillies d'enfant. Tout ceci est autant de moins à fournir pour la mère, mais n'oublions pas que le lait devient maintenant pour le chiot un aliment incomplet. Les œufs fournissent certes un bon appoint, en particulier en fer, mais le chien est carnivore.

Lorsqu'on donne depuis une dizaine de jours du lait de plus en plus épais, on peut débuter avec la viande. Les premiers temps la valeur d'une bonne cuillère à soupe, présentée en petits cubes de la grosseur d'un dé à coudre, suffit. A six semaines, on peut donner trois à cinq cuillerées à soupe, si ce nouvel aliment est bien supporté. L'important est d'augmenter insensiblement la quantité de viande en diminuant le lait de la même manière.

Ainsi aidée, la mère pourra fournir du lait à ses chiots jusqu'à ce qu'ils atteignent environ deux mois.

Dès cette période, il faudra veiller à ce que le jeune ne manque ni de sels minéraux, ni de vitamines. Donner l'un sans l'autre ne correspondrait à rien.

L'huile de foie de morue est très indiquée parce que contenant plusieurs vitamines. Au sevrage, on peut en donner une cuillerée à café par jour pour trois chiots, ceci une semaine sur deux (son abus pourrait entraîner des dégénérescences musculaires). Un moyen économique de fournir les éléments minéraux consiste à faire sécher des coquilles d'œufs, à les réduire en poudre et à en saupoudrer la nourriture. On peut aussi donner de gros os tendres à ronger.

Surveillons enfin les parasites intestinaux, dont la première attaque se produit vers la quatrième semaine. On observe alors une diarrhée parsemée de bulles, accompagnée d'émission de gaz. Parfois des vers sont rejetés, le plus souvent des ascaris vivant très bien en milieu lacté. L'appétit reste bon, sauf aux

crises, mais la croissance se ralentit. Il est indiqué de donner périodiquement un vermifuge. Le vermifuge « Lune » pour enfants, convient bien. Pour des chiots de un mois un paquet pour trois, pendant trois jours consécutifs, suffit. A trois mois le chiot peut en supporter un paquet entier.

Pour ce qui est du jeune séparé de sa mère à un mois, le sevrage se fait de la même manière, mais en donnant beaucoup de lait au début. Enfin, pour un orphelin ayant subi l'allaitement artificiel, la faute à éviter est de le sevrer trop tôt. Il faut certes beaucoup de patience mais on en est bien récompensé par la suite.

ELEVAGE PROPREMENT DIT

Après trois semaines à un mois de transition entre l'allaitement et le régime d'adulte, on peut dire que le sevrage est terminé et a été conduit consciencieusement. Alors commence l'élevage proprement dit, menant l'élève du sevrage à son complet développement c'est-à-dire l'âge de un an à quinze mois.

Une bonne alimentation et une hygiène bien comprise sont nécessaires.

Un principe absolu veut qu'on assure au jeune une alimentation appropriée, régulièrement et continuellement copieuse, et d'aussi bonne qualité que possible.

On a trop tendance à nourrir parcimonieusement les jeunes, sous prétexte qu'ils sont de plus petit format que les adultes et ne travaillent pas. C'est ignorer que la croissance représente un gros travail effectif et que les besoins du jeune sont de ce fait plus grands que ceux de l'adulte. Il suffit de prendre comme point de comparaison la différence d'appétit existant entre un adolescent et un homme adulte, pour en convenir sans peine. Suivons donc la règle énoncée par le Docteur Buttin : « Donner à manger souvent et à saturation. »

La nourriture ne sera pas exclusivement carnée, le chiot, vivant au contact de l'homme, s'adaptera facilement à son mode de vie et deviendra omnivore. Les déchets de cuisine (potage, vieux pain réduit en chapelure, gros os, bouillon gras) fourniront une bonne partie de sa nourriture, mais une ration de viande et déchets de boucherie sera nécessaire. Les repas

seront donnés à heures fixes, précaution qui a aussi une grande importance. Une écuelle d'eau propre, continuellement à sa disposition, lui permettra de boire toutes les fois qu'il en aura envie.

L'huile de foie de morue, à raison d'une cuillerée à café par jour, une semaine sur deux; la poudre de coquilles d'œufs et un vermifuge « Lune » tous les trois mois éviteront le rachitisme. Beaucoup de chiens boivent l'huile de foie de morue par goût, on en voit même refuser leur nourriture tant qu'ils n'y sentent pas son parfum sans égal.

. . . . . .

L'importance de l'hygiène en élevage est bien souvent ignorée. Trop d'éleveurs la délaissent, n'ayant le souci que de nourrir copieusement.

La nourriture doit être saine, et les déchets de cuisine ne le sont pas toujours. Un exemple classique est fourni par la tuberculose, rencontrée le plus souvent chez les chiens de restaurant. Cette maladie est contractée alors à partir de bacilles provenant de l'homme. Nous avons déjà parlé du danger présenté par la viande de bœuf tuberculeux, le poumon, en particulier, est le plus souvent atteint et on en donne beaucoup aux chiens.

L'habitation doit être saine; un proverbe dit : « Une maison humide vaut son pesant d'arsenic »; ajoutons « obscure » au qualificatif « humide » et nous aurons la définition de l'habitat malsain. Il devra être au contraire sec, bien aéré et éclairé. Nous en avons déjà exposé les raisons dans le chapitre sur la mise-bas; une fois de plus, dans l'élevage amateur dont nous parlons, nous conseillons la caisse spacieuse, dans une pièce bien éclairée, à température à peu près constante. La cuisine remplit bien ces conditions et elle est facile à nettoyer (il arrive qu'on soit obligé de le faire).

L'hygiène corporelle doit être observée, elle est simple, d'autant plus qu'on s'en soucie chaque jour. Brossage le matin à l'aide d'une brosse dure et shampoing sec toutes les semaines ou tous les quinze jours, suivant les besoins, suffisent à maintenir le chien propre. Les bains sont dangereux pour des animaux à poil long, sauf en été. S'ils vont à l'eau au cours d'une

promenade, inutile de les en empêcher. Ils pourront ensuite se rouler dans le sable, s'ébrouer à loisir et se réchauffer par une longue course. Un bain accompagné de savonnage imprègne bien plus la peau.

La litière doit être changée et brûlée chaque semaine, la caisse et le chien saupoudré de D. D. T. Les parasites externes (puces et poux) affaiblissent les animaux bien plus qu'on ne le croit.

Terminons par la culture physique. Ce mot peut faire sourire à propos d'un chien, mais trop de cockers sont élevés en appartement, sortant très peu. Ces animaux ne sont jamais en bonne condition physique et succombent facilement aux maladies. Un jeune ne doit pas être fatigué par un exercice au-dessus de ses forces, mais une bonne promenade quotidienne lui est nécessaire, de préférence à la campagne. Ceci est un minimum. L'idéal est de posséder une cour bien exposée au soleil, donc pas humide, et de l'y laisser vivre. Cela n'exclut pas la promenade, en liberté ou en laisse, cette dernière constituant un début de dressage, comme nous le verrons par la suite.

Vers l'âge de quatre à six mois, la question se pose de vacciner ou de ne pas vacciner l'élève contre la maladie de Carré. Devant l'inefficacité de nombreux vaccins, des éleveurs ont tenté et réussi l'élevage de chiots sans vaccination.

Cependant, sans vouloir être trop absolus, nous pensons que la vaccination à l'aide d'un vaccin sérieux est une bonne précaution, d'autant plus qu'il n'est pas toujours possible d'élever les chiens en les nourrissant exclusivement de viande. Le vaccin qui nous semble présenter actuellement le plus de garantie est le « Furet virus » vaccin adsorbé obtenu par passage du virus sur le furet. Il s'injecte sous la peau en une fois, la dose comprenant deux ampoules : le vaccin lui-même dans une, son solvant dans l'autre. Le chiot doit être en parfaite santé, il est prudent de lui administrer un vermifuge huit jours avant. En effet, tout amoindrissement de sa résistance rendrait la vaccination dangereuse; le chien pourrait alors contracter la maladie par introduction du virus même atténué.

Une dernière précaution enfin consiste à séparer les sexes au

moment des chaleurs des femelles, elles n'apparaissent pas avant l'âge de sept mois. Il serait dommage d'une part d'avoir une union entre frère et sœur, bien trop consanguine, d'autre part de voir une chienne en gestation alors qu'elle n'a pas fini sa croissance.

. . . . . .

Voici, à notre avis, comment pratiquer sans beaucoup de risques d'échecs l'élevage du cocker, comment obtenir des sujets robustes et sains et leur permettre d'extérioriser pleinement les possibilités contenues dans leur patrimoine héréditaire.

DRESSAGE

Lorsque l'éleveur aura obtenu un beau chiot, robuste, sain et de parents chasseurs, une tâche non moins importante que l'élevage lui restera à accomplir, avant de profiter pleinement de son élève.

Avoir un cocker et ne pas le faire chasser serait peu charitable. C'est sur le terrain que ce petit diable vit au maximum. Voyez-le dans un appartement : il est calme, posé, réfléchi. Décrochez votre fusil et il quittera le plus moelleux des fauteuils d'un bond joyeux, sautant et aboyant autour de vous. Sa maîtresse, pourtant si affectueuse, n'existera plus pour lui. Rivé à vos talons, il attend avec impatience que la porte s'ouvre. Si vous tardez trop à partir, il viendra vous supplier de le suivre et vous ne résisterez pas à son appel.

Que de joies ne donne-t-il pas au chasseur ! Mais pour qu'une bonne entente règne entre son maître et lui, il devra être dressé, et bien dressé, encore que ça ne lui plaise pas toujours.

GENERALITES

Le cocker, de par ses caractères moraux, se prête d'assez mauvaise grâce au dressage, tout au moins au début. En effet, comme nous l'avons dit, il est indépendant, vif, plein de sang et surtout très intelligent. Or en quoi consiste le dressage ? Tout simplement à faire disparaître le raisonnement, à transformer l'animal en automate, à transformer des actes conscients en actes automatiques. Que l'on se rassure, il n'est pas question d'abolir totalement son intelligence, elle lui sert aussi à chasser. Mais un certain nombre de réflexes sont nécessaires à acquérir pour lui afin que les deux chasseurs, chien et maître, opèrent en parfaite harmonie. Il faut en plus que dans cette association, l'un des membres dirige. Le maître étant, en

général, plus calme que le chien et aussi marchant moins vite, doit prendre le commandement. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas et souvent l'inverse se produit. On peut dire alors que le chien est mal dressé ou ne l'est pas du tout. Ne croyons pas cependant que l'on doit exercer sur lui une tyrannie de tous les instants. Il est bon de lui laisser une certaine initiative, car le chien a souvent un instinct plus sûr que celui du chasseur et possède en outre un odorat auprès duquel le nôtre est vraiment ridicule.

CHOIX DU SUJET

Avant de dresser un animal, il convient de le choisir.

Comme nous l'avons déjà dit, il devra faire partie d'une famille de chasseurs. Là aussi l'hérédité joue un grand rôle, à tel point qu'un vieux proverbe dit : « Bon chien chasse de race. » Choisissons donc un chiot issu de parents, grands parents et même arrière-grands-parents chasseurs, même si nous devons sacrifier quelque peu à la beauté esthétique.

En outre, son âge est d'importance primordiale. Il devra être jeune et ceci pour deux raisons : la première est qu'un animal jeune possède une intelligence plus vive, comprend mieux ce qu'on attend de lui; la seconde est que les jeunes n'ont, en général, pas eu le temps de prendre de mauvaises habitudes, dont ils devraient se défaire par la suite.

M. Gand, qui fait autorité en matières de dressage du Cocker, écrit : « Je suis absolument convaincu qu'on ne commence jamais trop tôt le dressage d'un chien », et plus loin : « J'estime que vers trois ou quatre mois, selon la précocité, un chiot peut commencer à recevoir les premiers rudiments du dressage. » Une seule précaution à prendre : ne pas fatiguer le chiot, cela nuirait à sa croissance.

Choisir un animal jeune devient très important chez le Cocker, chien qui a du caractère et prend vite des habitudes lui paraissant bonnes mais ne concordant pas toujours avec les goûts de son maître.

Il convient ensuite de prendre un chien solidement bâti, plein de santé et ayant bonne gueule. En effet, lorsqu'un animal travaille et travaille durement comme le Cocker, tous les orga-

nes jouent un rôle non négligeable. A quoi lui servirait d'être bien développé, bien musclé, si ses muscles ne recevaient pas en quantité suffisante les principes énergétiques nécessaires à leur fonctionnement ? Ces principes lui sont apportés d'une part par le poumon, fournissant l'oxygène nécessaire à la combustion interne, d'autre part par le système digestif (estomac, intestin, foie, pancréas et autres glandes). Le sang est le vecteur de ces principes, d'où le rôle très important du cœur. Enfin de cette cette combustion résulteront des déchets à éliminer. Le foie jouera encore un très grand rôle en les transformant, l'intestin en évacuera une partie, et le rein, véritable filtre à poisons, permettra l'élimination de l'autre partie. Si un seul de ces organes fonctionne mal, le chien sera incapable d'effectuer le travail qu'on attend de lui ou, s'il le fait malgré cela, il sera très vite usé.

Autre élément important du choix : le caractère. M. Gand nous dit : « Evitez à tout prix l'œil clair ou le regard fuyant. Ne perdez pas votre temps avec un cabochard ou un craintif. Vous n'obtiendrez jamais rien de bon avec un animal terrorisé qui se couche sur le dos à la moindre réprimande et qui s'alimente mal. » Voici résumé en quelques lignes les défauts d'un Cocker que l'on aura du mal à dresser.

REGLES DU DRESSAGE

Voyons maintenant quelles sont les principales règles du dressage, cela nous permettra d'en déduire les qualités à exiger d'un dresseur.

Tout d'abord répéter les exercices. Ceci est fondamental. La répétition entraîne une connaissance parfaite du mouvement à exécuter. Ce n'est qu'au bout de plusieurs répétitions que le jeune chien comprendra ce qu'on attend de lui. Il fera alors ce qu'on lui demande, mais tout d'abord gauchement. Après avoir exécuté le mouvement un très grand nombre de fois, il l'accomplira d'une manière parfaite, avec le moins de fatigue de sa part. Prenons en exemple le rapport : Le chien ne saura d'abord pas exactement où prendre le lapin, il le rapportera mal et avec beaucoup de peine. Après avoir répété suffisamment l'exercice, il le prendra sans hésiter au meilleur

endroit, celui où la charge est le mieux équilibrée, et rapportera correctement sans fatigue superflue.

Il doit y avoir un rythme, toujours le même, dans la succession des exercices. Les mouvements sont commandés dans le même temps et dans le même ordre. Les réactions du chien sont alors bien plus régulières. Si, par exemple, il a l'habitude de se mettre au down après le départ du gibier, ne lui commandez pas « derrière », il reste désemparé et n'exécute ni l'un ni l'autre des deux mouvements.

Le dressage doit être continu. Tout comme un jeune écolier, le chiot apprend vite, mais oublie vite aussi. Si les séances de dressage sont trop espacées, il oublie entre deux leçons ce qu'il savait déjà assez bien. Mieux vaut donc écourter les séances mais les renouveler souvent. Cela a en plus l'avantage de ne pas fatiguer et de ne pas rebuter l'élève.

Le dressage doit être progressif : il faut aller du simple au complexe, et ceci insensiblement. Vouloir gagner du temps donne de très mauvais résultats. Ne passez jamais d'un exercice simple à un plus compliqué avant que le premier soit parfaitement connu et exécuté.

Toutes ces règles peuvent se résumer en une seule phrase: Faire répéter les mêmes actes dans un ordre défini toujours le même, à des intervalles aussi rapprochés que possible et en allant progressivement des actes les plus simples vers les plus complexes.

Enfin, n'oublions pas de mentionner les principales armes du dresseur : la récompense, le châtiment, l'émulation, la jalousie. Récompense et châtiment doivent être distribués à bon escient, c'est-à-dire lorsqu'ils sont mérités et exactement au moment voulu. L'élève comprend alors ce qui lui a valu l'une ou l'autre. Au début, tant que le chien n'a pas compris ce qu'on attend de lui, il est inutile et même maladroit de le punir. Il faut, au contraire, faire montre de patience et de douceur. Par la suite, la récompense ou la punition doivent suivre immédiatement la bonne exécution ou le refus d'obéissance. Pas d'exagération ni dans un sens ni dans l'autre : Ne bourrez pas un chien de sucre sous prétexte qu'il est très obéissant, vous le rendriez malade; ne le brutalisez pas s'il a mal fait il de-

viendra craintif et vous n'en obtiendrez rien de bon par la suite. Une récompense sera une tape amicale, une parole affectueuse, ou, après un exercice difficile, un petit morceau de viande ou de pain. Hélas ! chez les animaux aussi, la reconnaissance du ventre passe avant toutes les autres. Un châtiment sera constitué par des paroles de reproche, dites d'un ton courroucé, qui rempliront l'élève de honte. S'il a trop démérité, elles seront accompagnées d'un châtiment corporel léger. Il faut en arriver là quand les bonnes paroles n'ont pas d'effet. Cela démontre une fois de plus que le chien et l'homme ont des points communs. C'est une consolation pour nous.

L'émulation et la jalousie aident beaucoup, en particulier chez le Cocker. Un chien non dressé accouplé à un autre qui l'est parfaitement comprendra bien plus vite ce qu'il doit faire à tel ou tel commandement. Un sujet qui n'obéit pas sera fort dépité de voir récompenser le voisin et fera tout pour obtenir les mêmes avantages que lui.

Enfin, il convient de ne pas exagérer le nombre et la durée des leçons. Ne perdons pas de vue que le dressage est un travail pour le chien. On lui demande de faire un effort, on l'astreint à des mouvements dont il n'a pas l'habitude. Or, le chien se dressant le mieux est jeune, en pleine croissance, et nous avons vu que la croissance représente déjà un travail important. Ne le surmenons pas en voulant aller trop vite.

Déduire de ces règles les qualités que doit posséder le dresseur est chose facile.

Ce sont :

La patience et la persévérance, sans lesquelles on n'obtient rien.

Le calme, qui empêche de faire des erreurs grossières, des injustices, blessant profondément l'élève.

La loyauté, à laquelle il est très sensible.

Le tact, la psychologie ou plus simplement l'art de « savoir bien prendre quelqu'un », celui qui permet de doser récompenses et punitions, de choisir aussi celles qui ont le plus d'effet.

La précision et la méthode, qui divisent les difficultés et simplifient la tâche de l'animal. Le chien comprend mieux un

commandement simple, exécute mieux un mouvement simple, répond toujours de la même manière au même ordre. M. Gand nous dit : « Six mots, pas un de plus, suffisent à assurer la conduite d'un Cocker. Pas de discours, mais des ordres nets, catégoriques, dont nous exigeons l'exécution immédiate. Ces six mots sont: Viens - Derrière - Assis - Down - Apporte - Donne. »

A distance, trois sortes de coup de sifflet: Un coup long pour obtenir le down, deux coups brefs pour le changement de direction, plusieurs coups répétés pour le rappel. Le bras droit exige le down; le bras tendu montre la direction à prendre. »

Ceci est un exemple, il va sans dire que chaque dresseur peut choisir les mots qu'il préfère, siffler ou faire signe à sa manière. Le plus important est d'utiliser toujours les mêmes gestes, les mêmes coups de sifflet, sans y rien ajouter.

PRATIQUE DU DRESSAGE

Voyons maintenant les mouvements qu'un Cocker bien dressé doit exécuter parfaitement à la chasse.

Ils sont au nombre de six.

Etudions-les en les classant par ordre de difficultés d'exécution, c'est-à-dire dans l'ordre où ils sont appris. Ce sont :

1° Le Rappel;
2° Derrière;
3° L'Assis;
4° Le Down;
5° Le Rapport;
6° La Quête.

Le Rappel.

C'est un mouvement très simple, vite compris par le chien. A notre sens, on doit débuter par lui, parce qu'il est le plus simple et aussi le plus important pour un chien de chasse. Le maître ne pourra jamais rien espérer d'un sujet qui reste insensible au sifflet ou à l'appel de son nom, et continue à faire ce qui lui plaît, ne semblant rien entendre. Or, le Cocker a un vif penchant pour cette manière de faire. Hardi, indépendant, intelligent, il se passe facilement d'un guide pour trouver le gibier. Bien sûr, il se retourne de temps en temps, invitant le

porte-fusil à presser le pas, semblant lui dire : « Que c'est long ! », mais jamais il ne fera un retour en arrière si vous ne l'y obligez. Certes, vous verrez courir beaucoup de lapins, voler beaucoup de perdreaux, faisans, bécasses, mais n'en tirerez aucun. Un tel chien est parfaitement inutilisable.

Attachons-nous donc en premier lieu à obtenir de ce jeune diable le retour immédiat à l'appel. Lorsqu'il voudra bien y consentir, un grand pas sera fait. Il vous obéira, reconnaissant votre autorité.

Comme nous l'avons dit, il faut commencer jeune. Profitons de ce que le chiot n'a pas encore pris trop d'assurance et aime sentir quelqu'un près de lui. « Dès l'âge de trois mois, dit M. Victor Mairesse, le chiot doit venir trouver son maître au premier appel. Il le fera naturellement avec la plus grande confiance, si depuis qu'il est sevré, vous l'appelez de la même manière chaque fois que vous lui apportez sa nourriture. » Toujours la reconnaissance du ventre. Ce moyen est excellent, le chien n'a aucune crainte, comprenant vite que l'appel veut dire « soupe ». Pour l'appeler, choisissez n'importe quel mot, n'importe quelle manière de siffler, mais appelez-le toujours de la même façon. Double avantage à cela : Il n'y aura jamais confusion dans l'esprit du chien et, chacun ayant sa manière de prononcer un mot, de siffler ou de faire un geste, il n'obéira qu'à vous. Voir son chien répondre à l'appel de tout le monde, suivre n'importe qui, est toujours désagréable. Désagréable et dangereux à la fois; n'oublions pas qu'un bon chien de chasse a une assez grande valeur commerciale et que malheureusement on fait de moins en moins la différence entre ce qui appartient aux autres et ce qui est à nous. Quelle aubaine, pour un braconnier par exemple, d'avoir un bon Cocker, et combien de mal feront ces deux larrons associés. J'ai connu un Cocker très économique, qui prenait plus de lapins que son maître n'en tuait; il valait très cher.

Les premières réponses à l'appel sont exubérantes. Ceci est normal chez un chien gai, vif et affectueux. Ne vous en réjouissez pas, mais combattez au contraire cet instinct, pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'en le faisant, vous lui inspirerez le respect de votre personne et votre autorité fera

un pas de plus. La seconde est que le temps passé à ces démonstrations affectueuses est perdu, surtout à la chasse (s'il est vraiment chasseur, d'ailleurs, il sera trop occupé pour penser à vous). La troisième est hygiénique, ne vous laissez pas lècher les mains (et je ne parle pas du visage) : même un chien propre à des goûts particuliers. Songez seulement à la manière dont il fait connaissance avec ses semblables. Songez aussi aux enfants : Le chien lèche son derrière, c'est normal puisqu'il n'a que ce moyen pour le nettoyer; mais il est souvent affligé de téniasis ou oxyurose, les œufs de ces vers peuvent s'égarer sur sa langue, puis atterrir sur le visage d'un bébé.

La quatrième enfin, vous attirera la bienveillance de la maîtresse de maison et des dames en général, chose à ne pas négliger. N'oublions pas, en effet, que le Cocker est aussi un chien d'appartement. Imaginez le drame déclanché par lui lorsqu'il viendra se frotter affectueusement à la jupe bleue marine de Madame ou au costume sombre de Monsieur. Je ne parle pas du jour où, rentrant de la chasse tout crotté, il ira sauter joyeusement sur les genoux de sa maîtresse.

Evitez donc cette exubérance; lorsqu'il en sera guéri, il trouvera bien le moyen de vous montrer son affection, et vous pourrez le caresser à loisir sans qu'il provoque des scènes de ménage.

Vous avez dès maintenant acquis un beau résultat de rappel, que nous pourrions appeler « le rappel tranquille à la soupe ». Mais vous n'aurez pas toujours une soupe à offrir en récompense. « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger », a dit Molière. Cela aussi votre chien doit le comprendre. Il faut donc obtenir le « rappel sans la soupe ».

Le passage de l'un à l'autre se fera progressivement. Aux premières sorties en campagne, laissez le chien s'éloigner de vous de quelques mètres, puis appelez-le. S'il obéit, la récompense sera un minuscule morceau de pain ou de viande. Sinon deux cas peuvent se présenter :

Ou il s'arrête, vous jette un regard suppliant ou sournois suivant son caractère, puis essaie de repartir ou reste sur place. Il a alors compris ce que vous lui demandez, mais ne peut s'y résoudre. Il faut alors faire montre de fermeté. Appelez-le

d'une manière plus catégorique. Peut-être choisira-t-il la meilleure solution : venir recevoir sa récompense. Peut-être devrez-vous sévir. Allez alors vers lui, grondez-le et donnez-lui une tape sèche sur la tête. Laissez-le repartir et rappelez-le. Il ne sera pas long à se soumettre.

Ou l'appel n'a aucun effet. Il ne pense plus à son maître, seul compte pour lui tout ce qu'il n'a pas encore vu sur terre et qu'il s'empresse de découvrir. Il peut aussi être cabochard, chose fréquente chez les Cockers. Le meilleur moyen de vous rappeler à son bon souvenir sera alors de lui mettre un collier et une laisse légère, la plus longue possible (une ficelle d'une dizaine de mètres). Laissez-le partir, puis appelez-le. Si l'obéissance n'est pas immédiate, tirez sur la laisse d'un coup sec et ramenez-le vers vous. Le geste devra être répété un nombre variable de fois, proportionnel à l'entêtement du sujet.

Il est rare que l'on doive employer le collier de force, ne recourrez à ce moyen que si tous les autres ont échoués.

Le cas du chien trop obéissant n'est pas moins gênant. Nous voulons parler du gros gourmand qui, sachant où se trouvent les provisions de route ne quitte pas son maître d'une semelle, ou du sujet trop peu hardi pour aller seul en avant. En se mettant à deux on le force à se mouvoir. Un l'appelle quand il est près de l'autre. Chacun doit le récompenser, sinon il suit toujours le plus généreux.

Lorsque les premiers rappels ont été obtenus correctement, laissez le chien s'éloigner de plus en plus de vous avant de le rappeler. Supprimez ensuite progressivement les récompenses, ne lui donnez plus qu'un morceau de viande pour deux rappels, puis pour quatre, puis plus du tout mais caressez-le pour lui montrer que vous êtes content de lui.

Diminuez peu à peu l'intensité de vos appels, car à la chasse il faut faire le moins de bruit possible. Un coup de sifflet discret sur un chien bien dressé a beaucoup plus d'effet qu'un appel bruyant sur un sujet non dégrossi.

Enfin, ne l'appelez pas à tout propos, il finira par ne plus en tenir compte. Laissez-lui assez d'initiative, surtout à la chasse. Ne l'appelez jamais non plus pour le corriger, il croirait vite qu'un appel signifie correction. Faites-le mettre au down,

comme nous le verrons plus loin, puis allez vers lui et corrigez-le.

Toutes ces manœuvres, répétées plusieurs fois par jour, sans cependant trop prolonger une leçon, mais plutôt en multipliant de courtes séances, amèneront chez le chien un réflexe qu'il ne possèdait pas auparavant, un « réflexe conditionné » d'après lequel un certain coup de sifflet, ou un certain mot, provoquera son retour immédiat, sans qu'il se soit demandé pourquoi. La réflexion est abolie, le mouvement est automatique. Remarquons cependant que cela n'abrutit pas le chien, ne le fait pas ressembler à une machine qui devient inerte lorsqu'on n'appuie plus sur les commandes. Le Cocker bien dressé agira automatiquement en ce qui concerne les six mouvements déjà cités, mais gardera par ailleurs toute son originalité et son intelligence.

Voici obtenu cet élément du dressage, si simple et cependant si important. A partir de ce moment, vous avez votre chien en main, il vous obéit, il a compris qu'il doit faire ce que vous lui demandez.

Derrière.

Indépendamment du fait que vous acquerrez encore plus d'autorité sur votre jeune élève, vous lui apprenez quelque chose d'utile en obtenant de lui qu'il marche sur vos talons au commandement. Nombreuses sont les occasions où vous devez éviter que votre chien ne fasse lever un gibier déjà vu et que vous avez de la peine à approcher. Lorsque vous changez de poste en battue, votre cocker doit vous suivre et non point s'égarer dans les enceintes. D'autres chiens, très jaloux des privilèges dont jouit le vôtre, pourraient l'imiter et ce serait le désordre. Ajoutons que ce mouvement est très utile en ville, surtout pour un Cocker : il sait rarement éviter les voitures ou les cyclistes.

Prenez une laisse, une légère badine, ou mieux, comme le recommande M. Gand, adaptez au bout d'une canne rigide une lanière de cuir que vous passerez dans le collier. Vous pourrez ainsi d'une pression de la main, faire reculer le chien s'il

n'obéit pas au commandement « Derrière ». Récompensez-le dès qu'il ralentit lorsque vous prononcez ce mot.

Au début, on l'exerce en ville ou en promenade, sur une route. Bientôt la laisse ou la canne sont inutiles. Il s'agit alors d'obtenir le mouvement sur le terrain.

La difficulté en est plus grande, car l'instinct chasseur le pousse toujours en avant. Rappelez-le d'abord, puis commandez « derrière ». S'il n'obéit pas, mais au contraire esquisse un mouvement de départ, reprenez la laisse ou la canne et faites comme précédemment. Lâchez-le souvent, laissez-le se détendre, puis recommencez.

Sur le terrain surtout, on ne doit pas exagérer la fréquence des commandements « derrière » sinon le chien s'énervera d'autant plus qu'il sera obligé de demeurer souvent sur les talons de son maître. A un moment, il n'y tiendra plus, partira loin de vous, hors de votre contrôle. On peut le comparer en cela au pur-sang, bouillant littéralement lorsqu'on le maintient trop longtemps au pas. Il écume autant qu'après une course et cherche à reprendre sa liberté par tous les moyens.

Ne fatiguons donc pas notre chien, bientôt il obéira gentiment, avec patience.

Assis.

Ce mouvement, facile à faire assimiler au chien, est aussi très important. C'est d'abord un moyen d'immobilisation, aussi bien à la promenade, dans un appartement, que sur un terrain. C'est ensuite une excellente préparation au rapport.

Dans les premières leçons, vous montrerez d'abord à l'élève ce que vous attendez : Au commandement de « Assis », placez une main sous la gorge, lui maintenant la tête haute, l'autre sur le rein, exerçant une pression. Au bout de quelques répétitions et de quelques récompenses, la pression à exercer sera moins forte, puis le chien restera assis, enfin le simple commandement suffira. Le mouvement est correct lorsque le chien garde une parfaite immobilité.

Une erreur à ne pas commettre est d'apprendre le « down » avant l' « assis », le chien ayant tendance à se coucher. Ces deux mouvements n'ont pas le même but. L' « assis » ne com-

porte aucune contrainte, n'humilie pas. Le « down » demande une soumission plus grande, on peut l'utiliser comme punition.

Down.

C'est l'applatissement à terre, complet et instantané du chien, au moment où le chasseur commande « down ». M. Gand considère le « down » comme la « clef de voûte du dressage ». « Le garde à vous indispensable à toute instruction. » Il est un fait que lorsque le chasseur est en mesure de mettre son chien au « down », de loin comme de près, son autorité sur lui est absolue. En toute occasion, il peut obtenir son immobilisation, même prolongée, il lui évite ainsi une faute ou la lui fait payer.

Les Anglais n'exigent pas le « down » chez le Cocker, ils se contentent de l'immobilisation au commandement de « up ». Cela nous semble beaucoup plus difficile à obtenir, car un chien immobile, mais debout, a beaucoup plus tendance à repartir, que s'il est couché, le nez entre les pattes. Il comprend moins l'absolue nécessité de ce qu'on lui demande.

Le « down » s'apprend comme l' « assis » et comme tout mouvement un peu compliqué : progressivement. Dans les premières leçons, toujours pour lui montrer ce qu'il doit faire, on le couche à plat ventre sur une table, le nez entre les pattes, en se tenant devant lui et répétant « down » plusieurs fois, sans l'effrayer par un commandement trop brusque. On récompense dès que le chien offre moins de résistance. Répétez le mouvement quatre ou cinq fois le matin et autant le soir, afin de ne pas l'abrutir ou lui faire prendre cette position en horreur. Exigez toujours une position très correcte : les pattes de derrière repliées le long du corps, celles de devant allongées, ainsi que la tête. Veillez aussi à ce qu'il garde une immobilité absolue.

Quand l'élève saura ce qu'on lui demande et combien cela est payé, il se mettra de lui-même au « down ». Après avoir fait exécuter le « rappel à la soupe » et « l'assis à la soupe » il sera excellent de lui demander le « down à la soupe ».

Accompagnez ensuite le mot « down » du geste de lever le bras en sifflant doucement. Ce mouvement et ce coup de sifflet suffiront bientôt, sans paroles.

Le « down » est assez difficile à obtenir et son exécution doit être parfaite et immédiate. Il faut le faire exécuter un bien plus grand nombre de fois que l'assis. Le nombre des leçons étant plus limité pour une journée, le chien met bien plus de temps à l'apprendre. N'oublions pas que nous allons toujours du simple au complexe, il est normal que l'établissement parfait de ce réflexe soit plus lent que celui du précédent.

Franchissons maintenant le seuil séparant l'exécution à la maison, devant la soupe ou avec récompense, de l'exécution sur le terrain, où tant de forces poussent un chien si chasseur et si vivant à être toujours en mouvement.

Il faudra obtenir de lui l'arrêt sans hésitation, même et sur tout si un gibier se lève, et ceci à toute distance. Là est la plus grande utilité du « down ».

La règle de la progressivité doit être observée scrupuleusement, sans elle on n'obtient aucun résultat. Obtenez d'abord le « down » lorsque vous êtes près de lui. Ceci fait, éloignez-vous de un mètre, puis de deux, puis de trois, en répétant « down » et en conservant le bras levé. Au début, il vous suivra, inquiet ou ne comprenant pas qu'il doit rester immobile loin de vous. Ne vous éloignez jamais d'une distance supérieure avant qu'il n'ait exécuté correctement plusieurs « down ». La liberté est rendue par le mot « allez » seulement lorsque vous êtes revenu près du chien. Vous pourrez alors le récompenser. Il serait inutile de faire coucher un chien pour le rappeler ensuite, le « rappel » suffirait. Le « down » a l'avantage de ne pas faire refaire au chien plusieurs fois un même trajet, de ne pas lui faire reprendre une piste qu'il suit déjà correctement. Au début, le chien revient souvent de lui-même, mélangeant le « down » et le rappel. Demandez-lui alors plusieurs rappels de suite, puis plusieurs « down », pour lui montrer la différence de commandement.

Afin d'obtenir un « down » prolongé, le mieux est de se cacher des yeux du chien. Au début, il croit que vous ne le contrôlez plus et se relève, surgissez alors, grondez-le et remettez-le au « down ». Les fois suivantes, bien qu'il ne vous voie pas, il aura l'impression que vous le surveillez et n'osera même pas tourner la tête pour vous apercevoir.

Ainsi, lentement, vous arriverez à vous éloigner de cinq, puis dix, puis vingt mètres.

Ceci obtenu, ce n'est plus vous qui vous éloignerez du chien mais le chien de vous. On obtient son aplatissement avec la même progressivité dans les distances.

Toutes ces leçons auront lieu sur un terrain dépourvu de gibier, pour ne pas compliquer les choses et éviter à un si bon chasseur la tentation de faire courir un lapin ou voler une bécasse. Il oublierait tout ce qu'il ne sait encore qu'imparfaitement.

Lorsque l'exécution du mouvement est parfaite à toutes distances, lorsque le chien répond très régulièrement au geste ou au sifflet, on peut le mettre sur une piste. Alors réapparaissent les fautes. Très affairé, très excité parfois, entend-il seulement ou voit-il votre geste ? Il convient de le reprendre en mains et même, si besoin est, de ressortir la longue ficelle qui fit merveille dans le rappel. Elles constitue un moyen très rapide de communication, rappelant la présence du maître et lui donnant plus d'autorité. Bientôt tout se passe bien de nouveau.

Une bonne méthode préconisée par M. Gand, consiste à faire partir du gibier devant le chien, pour le dresser au « down » au départ. On peut utiliser un lapin ou un pigeon entravés, le pigeon dans une boîte à trappe, le lapin dans un tuyau de grès ou de fonte. On peut ainsi multiplier et gagner du temps dans le dressage.

Le « down » sert en outre à empêcher le chien de courir au coup de fusil. Ce fait très désagréable se produit souvent. Pour supprimer ce défaut, quelques capsules au fulminate suffiront. nouveau réflexe de s'aplatir au coup de fusil sera acquis. Cet Au moment où vous tirez, commandez « down ». Bientôt le exercice peut aussi servir, si besoin est, à supprimer chez un chien la peur du coup de fusil, car s'il en est qui le recherche, quelques-uns sont pris de panique en l'entendant. Cette peur n'est pas insurmontable chez un sujet jeune. Il est bon cependant de l'habituer au coup de fusil avant de lui apprendre le « down », deux contraintes à la fois serait trop lui demander. Le mieux est encore de tirer une ou deux capsules au moment où on présente la soupe.

Ne nous lassons pas de dire que le mouvement du « down » doit être répété chaque fois que l'occasion se présente : devant la soupe, avant le départ, en promenade, chaque fois que le chien fait montre d'indiscipline. C'est ainsi que naîtra chez lui le parfait automatisme de réflexe.

Vous voyez quel temps il nous a fallu pour obtenir ce résultat et combien insensibles ont été les progrès. N'essayez pas d'aller plus vite, vous n'obtiendrez jamais rien de correct et de durable.

La quête.

C'est, pour un chien, le fait de battre méthodiquement un espace de terrain, dans le minimum de temps, sans en rien négliger, tout en se maintenant à une distance telle du chasseur que le tir soit possible.

M. Gand écrit avec raison : « On peut dire que la valeur d'un chien de chasse dépend autant de l'efficacité de sa quête que de ses qualités naturelles. » A quoi serviraient, en effet, ces qualités si votre chien négligeait certains espaces de terrain où se trouve le gibier, ou s'il faisait lever celui-ci hors de portée de fusil ?

De par la diversité du gibier chassé par le Cocker, on ne pourra exiger de ce dernier une quête d'une régularité mathématique. Pour le lapin, par exemple, il suivra les buissons et les haies, pour la perdrix il n'en est pas de même. Il est donc nécessaire que le chasseur puisse le diriger dans ses recherches, suivant ses désirs.

La première qualité pour le chien est de ne jamais s'éloigner du chasseur de plus de quinze à vingt mètres, sinon le tir est rarement possible. Beaucoup de Cockers ne dépassent pas cette distance d'eux-mêmes, ils sont inquiets de ne plus voir leur maître et pour peu que le terrain soit couvert, leur horizon est vite borné. On les voit alors faire des bonds assez comiques pour apercevoir le chasseur. Mais d'autres sont plus audacieux, rien ne leur fait peur, à peine se retournent-ils de temps en temps, lançant un regard plein d'impatience à cet animal lent que représente l'homme pour lui. Ceux là doivent être freinés, le rappel est là pour le faire. S'ils n'obéissent pas, il

suffit de leur tourner le dos et de rebrousser chemin, la témérité va rarement jusqu'à leur faire poursuivre la chasse seuls. Arrivé à une certaine distance et n'ayant rien trouvé, le chien degarde de votre côté. Rappelez-le alors et lancez-le dans une autre direction.

Après un temps plus ou moins long, on arrive à ce résultat que le rappel n'est plus nécessaire, l'animal revient de lui-même se mettre à votre disposition pour battre un nouveau secteur. Il faut alors lui faire comprendre dans quelle direction il doit repartir.

On fait face à l'endroit à battre, en étendant le bras. Le chien regarde ce bras pointé et va voir ce qu'il y a d'intéressant dans ce secteur. Si au bout de vingt mètres, il ne rencontre pas, il revient et on le lance dans une autre direction.

Il convient de marcher lentement, au début surtout, pour apprendre au chien à ne pas quêter trop vite et à ne pas chercher trop superficiellement. Par la suite, en terrain peu giboyeux, on pourra lui permettre des lacets plus grands en marchant plus vite derrière lui.

Répétons une fois de plus que le rappel doit être parfait pour obtenir un résultat. Un chien n'obéissant pas au sifflet ne prendra jamais l'habitude de revenir de lui-même, sans être commandé. Ceci est important à la chasse, car d'une part, il faut faire le moins de bruit possible, d'autre part un chien quêtant seul fait du bien meilleur rendement, parce qu'il travaille sans contrainte et sans nervosité. Le dressage à cette habitude est pour lui plus dur, mais il y gagne par la suite beaucoup de liberté, lorsque le réflexe est acquis. Le seul ordre qu'il ait alors à recevoir est celui de la direction à suivre. Avec un chasseur expérimenté, il n'est pas long à comprendre que ce commandement vaut la peine d'être exécuté.

Le rapport.

C'est l'acte par lequel le chien saisit dans sa gueule un gibier tué ou blessé et le porte à son maître.

La question du rapport est très importante chez le Cocker, chien destiné à chasser en terrain dur, dans les buissons épineux, les fourrés ou au marais. Sans lui, beaucoup de gibier

serait perdu et une grosse partie de l'intérêt qu'il présente à la chasse disparaîtrait.

D'aucuns pourront s'étonner de voir le rapport classé par ordre de difficulté, après le rappel, l'assis, le « down » et la quête. Beaucoup de chiots, en effet, même de race ne chassant pas, rapportent d'instinct à leur maître une foule d'objets, qu'ils trouvent ou qu'on leur lance. Le tort qu'on a est de considérer alors le problème comme résolu. Rapporter un gibier, et surtout le faire correctement, est une autre histoire. Il faut au contraire combattre cette manie de tout rapporter (pantoufles, balles, cailloux même), le chien le fait mal, et une fois bien acquis, les défauts dans ce geste seront très difficile à corriger.

Donc, si votre jeune élève possède cet instinct, ne l'encouragez pas, au contraire. Lorsque le moment de la première leçon sera venu, ce n'est ni une balle, ni un « apportable » artificiel que vous lui présenterez, mais quelque chose ressemblant le plus possible à un gibier, par exemple un lapin empaillé ou bourré de chiffons. Cela aura l'avantage de l'habituer à mordre dans le poil ou la plume (certains y répugnent au début). Ne commencez pas avec un vrai gibier, mais avec quelque chose de beaucoup plus léger. Le chien est jeune, n'a pas encore toute sa force, il se fatiguerait et se dégoûterait vite. Vous augmenterez ensuite graduellement le poids car le dressage au rapport comprend aussi un entraînement à porter des charges de plus en plus lourdes.

Si le chien rapporte de lui-même, ne brûlez pas les étapes, vous vous en repentiriez. Faites plutôt comme s'il ignorait totalement cet exercice, montrez-lui ce que vous attendez de lui et comment vous voulez qu'il s'y prenne.

Dans les premières leçons, toujours courtes, en nombre limité (deux par jour, d'une durée de cinq minutes) mais répétées aussi longtemps que cela est nécessaire, faites asseoir le chien devant vous. Présentez-lui l'apportable en commandant « Apporte ». S'il est bien doué, il le prendra dans sa gueule. Sinon, desserrez-lui les dents et placez l'apportable entre ses mâchoires en répétant lentement « Apporte ». Il arrive qu'il lâche son fardeau, replacez-le avec patience. Dès qu'il le garde,

ne serait-ce qu'une seconde, dites-lui « Donne ». S'il résiste, ouvrz-lui à nouveau la gueule en répétant ce mot. Lorsqu'il aura compris et obéira, récompensez-le d'un petit morceau de son met préféré et ne lui ménagez pas vos caresses.

Ce premier pas est vite franchi par la plupart des Cockers, mais certains restent longtemps avant d'y consentir. Ne vous découragez pas et persévérez, vous y arriverez toujours. En aucune manière cependant, ne lui apprenez rien de plus avant qu'il n'exécute ce premier mouvement très correctement et sans contrainte.

Le deuxième stade consiste à faire prendre l'apportable sur le sol. Là encore beaucoup d'élèves ne se font pas prier deux fois. Veuillez alors à ce qu'ils prennent correctement, au bon endroit, c'est-à-dire à celui où l'équilibre est le meilleur, celui qui nécessite l'effort minime pour soulever. S'il ne veut rien entendre, placez l'apportable à quelques centimètres au-dessous de sa gueule en répétant « Apporte ». S'il ne comprend pas, munissez-vous d'une laisse et, par une traction, abaissez sa tête au niveau de l'objet. Peu à peu, présentez-le de plus en plus bas jusqu'à arriver au sol.

Ceci acquis, il faut habituer le chien à rendre l'apportable la tête haute. Rien n'est plus désagréable que de voir un chien rapporter correctement et, arrivé près du maître, laisser tomber le gibier; cela enlève toute sa beauté au rapport. Pour éviter cela, il suffit de présenter la récompense assez haut, au moment où vous dites « Donne ». Le chien lâche sa proie et prend l'habitude de ne donner que lorsque le chasseur tend la main. Ce stratagème peut aussi servir à faire lâcher le gibier à un chien qui ne le donne pas volontiers.

Une fois tout cela bien appris, nous progressons encore dans la difficulté. Le chien ayant pris l'apportable, on s'éloigne en commandant « Viens ». S'il pose l'objet pour venir plus vite, on le lui fait reprendre jusqu'à ce qu'il ait compris. Quand il se rend à l'appel, on commande « Assis » puis « Donne », et on récompense. Peu à peu, la distance entre le dresseur et le chien devient de plus en plus grande. En même temps, ce dernier s'entraîne à porter de plus en plus loin un fardeau de plus en plus lourd. N'oubliez pas, en effet, d'augmenter pro-

gressivement le poids de l'apportable, comme il a été dit. Vous serez étonné de voir avec quelle facilité et quelle endurance un chien de cette taille porte des poids importants. Un bon entraînement consiste à faire marcher le chien derrière soi, l'apportable dans la gueule.

Il convient ensuite de lui apprendre à aller chercher le gibier. L'objet étant à deux ou trois mètres du chien, on se place derrière lui et on commande « Apporte ». S'il a bien assimilé les leçons précédentes, il ne fera aucune difficulté pour aller chercher et apporter. Sinon, faites-lui faire une révision générale de tout ce qu'il a appris jusque-là en rapport. Au besoin, amenez-le à l'aide d'une laisse auprès de l'apportable.

Lorsqu'il obéit sans faute, il suffit d'augmenter progressivement la distance. On arrive à placer l'objet hors de sa vue et à le lui faire trouver. Au début, il est nécessaire de conduire ses recherches en l'accompagnant, mais bientôt un simple geste indiquant la direction suffit. La recherche du gibier n'est qu'une quête spéciale, plus difficile cependant car il n'y a pas de piste, à moins d'avoir affaire à un gibier blessé. Même dans ce cas, ce dernier ruse, retient son fumet.

Enfin, il ne restera plus qu'à habituer le chien à suivre la trajectoire du gibier qui tombe, en lançant ou mieux, en faisant lancer l'apportable en l'air, de manière à le faire tomber d'abord près de lui, puis de plus en plus loin. Vous verrez vite sa tête se déplacer pour ne pas quitter l'objet des yeux. Dès la chute, il n'est même plus nécessaire de commander « Apporte ». Retenez-le cependant et habituez-le à ne partir qu'au commandement, cela évite souvent des accidents. En battue, par exemple, un lapin peut être tiré et un autre débouler au même instant. Si le chien se précipite, il risque un coup de fusil, ou empêche de tirer.

Passons maintenant du rapport de l'apportable à celui du vrai gibier. Bien que nous ayons choisi comme objet quelque chose se rapprochant le plus possible d'un gibier à poil ou à plume, il faut encore opérer progressivement. Autre chose, en effet, est de mordre dans une fourrure ou un plumage rempli de chiffons que dans la même enveloppe remplie de chair. Au retour de la chasse, on fera rapporter le gibier tué. Le chien

s'habituera à ien prendre ce nouvel apportable et fera en même temps connaissance avec le fumet de ces divers animaux. A ce moment, vous jugerez d'un fait très important : L'élève a-t-il la dent dure, ou au contraire ne serre-t-il pas assez sa proie ? Dans un cas comme dans l'autre, il y a un défaut à corriger. S'il mord trop il vous rapportera triomphalement un perdreau ou une bécasse en bouillie, chose très désagréable du point de vue gastronomique. Il convient alors de faire un retour en arrière : Le chien étant assis, on lui présente la pièce en disant « Apporte ». Au début, il se précipite pour mordre à belles dents, arrêtez-le et empêchez-le de prendre en répétant « Doucement » et en le grondant au besoin. Dès qu'il serre moins fort on le récompense. Après de très nombreuses leçons de douceur, il n'abîme plus ce qui lui est confié et vous avez la satisfaction de le voir rapporter un pigeon vivant intact.

S'il ne serre pas assez, la chose est grave aussi : Le lapin blessé, le faisan démonté, se glissant dans un fourré impénétrable; le chien les suit mais revient bientôt bredouille, quelques plumes ou quelques poils dans la gueule. Ce gibier est perdu, il crève misérablement ou est mangé par une sauvagine, alors qu'il aurait été bien mieux sur votre table. De tels chiens doivent être exercés sur un lapin ou un pigeon entravés, ou sur un gibier blessé dont on a pu se saisir. Le procédé est sans doute cruel à l'égard de ces bêtes, mais il est nécessaire. Commandez alors « Apporte » sur un ton pressant, qui incite le chien à la hardiesse. Il comprend vite que dans cette lutte il est le plus fort et n'a rien à craindre.

Reste ensuite le rapport à l'eau.

La plupart des Cockers vont à l'eau avec joie, même à la saison froide. Il est imprudent de les y laisser aller trop jeunes ou de ne pas leur permettre de se réchauffer au sortir du bain par une bonne course. Si l'un deux craint l'eau, ne le lancez pas brutalement dans une rivière ou un étang, ce serait le meilleur moyen de le dégoûter à tout jamais.

Il faut observer au contraire la progression dont nous ne cssons de parler. Lorsqu'il rapporte sans faute à terre, on choisit un endroit peu profond, en pente douce. On lance l'apportable d'abord très près de la rive, de manière qu'il n'ait pas

à pénétrer beaucoup dans l'eau pour l'atteindre. Cette distance est agrandie insensiblement et il arrive sans contrainte à aller chercher l'objet à la nage. L'émulation et la jalousie peuvent nous aider là aussi. Il suffit d'avoir à sa disposition un chien rapportant bien à l'eau, le récalcitrant n'admettra pas qu'un autre rapporte et soit récompensé à sa place.

. . . . . .

Voici terminée la question du rapport, et avec elle celle du dressage. Lorsque tous ces résultats auront été obtenus et que tous ces mouvements seront exécutés sans faute, l'élève aura la grande joie d'être admis enfin, mais alors seulement, à chasser près de son maître d'une manière sérieuse.

Bien sûr, vous l'aurez déjà amené sur le terrain pour perfectionner ses mouvements et les lui faire accomplir dans une ambiance de chasse. Il aura vu du gibier partir, suivi quelques pistes, levé quelques pièces, mais vous ne lui aurez jamais fait l'honneur d'emporter un fusil et de tuer devant lui un gibier qu'il aura cherché, pisté, fait lever et qu'il vous rapportera avec joie.

La première sortie de chasse aura donc lieu lorsque le dressage sera au point. Une erreur grave consiste, en effet, à laisser chasser un chien incomplètement dressé ou pas dressé du tout. N'écoutez pas ceux qui disent : « Moi, je dresse mon chien en chassant. » C'est en partie vrai pour un chien courant, surtout s'il est accompagné de quelques vieux limiers, mais son dressage est bien plus simple.

N'oublions pas une fois de plus qu'un chien non dressé ou à peine dégrossi auquel on demande de jouer son rôle de chasseur de bout en bout, acquiert vite des défauts très difficiles à corriger.

Allons plus loin, un chien dressé, mais pas encore au point, fait énormément de fautes à sa première sortie.

Même au point, il faut le reprendre en main le jour où on lui demande de tout faire à la fois : rappel, derrière, assis, « down », quête et rapport. Mais dans ce cas, il se corrige facilement.

Enfin, la perfection n'étant pas de ce monde, cherchez tou-

jours à améliorez le dressage en chassant, tant que votre chien est encore malléable.

. . . . . .

Nous voici arrivés au beau résultat vers lequel nos efforts tendaient depuis des mois. Que de trésors de patience, de ténacité et de douceur ne vous a-t-il pas fallu dépenser ? Mais aussi combien cette tâche est intéressante, captivante même et combien l'on se sent récompensé de voir son Cocker chasser sans faute, avec calme et toujours gaiement cependant. Chien et maître forment un ensemble harmonieux se comprenant au moindre geste, au moindre coup d'œil. Vous saurez vite, à la manière dont il remue la queue, donne de la voix ou vous regarde, si le gibier est près ou encore loin, si c'est une bécasse, un faisan ou un lapin. De son côté, il arrivera à prévenir vos intentions. Vous serez alors une vraie paire d'amis et le soir, apercevant la mine radieuse ou déconfite des deux compères, la maîtresse de maison saura dire si la chasse a été bonne ou mauvaise. Un même bon feu vous attendra pour sécher les poils de l'un et les vêtements de l'autre et de temps en temps le regard si doux, si expressif de votre petit compagnon montera vers vous, plein de reconnaissance et de fidélité.

CONCLUSIONS

Le Cocker est le chien complet par excellence. Son entretien peu coûteux permet à bien des gens d'en posséder un et d'en obtenir maintes satisfactions, aussi bien à la chasse que comme compagnon d'existence.

Son élevage, conduit rationnellement, grâce à l'observation de quelques règles zootechniques concernant le choix des géniteurs, l'entretien de la mère, l'hygiène de l'accouchement et de l'allaitement, le sevrage méthodique et prolongé, est facile, contrairement à ce que pensent beaucoup de gens l'ayant entrepris. Les échecs ne sont dus qu'à l'ignorance ou l'inobservation de ces principes.

Son dressage, complètement indispensable à l'élevage pour obtenir toute satisfaction de l'élève, demande avant tout beaucoup de patience et de douceur. Il est facile chez ce chien, dès l'instant que l'homme a acquis une pleine autorité sur lui. Son intelligence et sa bonne volonté rendent la tâche des plus intéressantes, passionnante même. Une fois terminé, il permet à l'animal d'extérioriser toutes ces possibilités et même de les renforcer. Bien conduit, il ne nécessite de sa part aucune contrainte et donne alors les meilleurs résultats.

Cette race, déjà très répandue, est appelée à prendre encore plus d'extension, du fait de ses qualités et des conditions de vie dans lesquelles nous nous trouvons actuellement.

Vu, le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire, rapporteur :
P. PONS.

Vu, le Président de la thèse:
VIRENQUE.

Vu, le Doyen:
CALVET.

Vu et permis d'imprimer.
Toulouse, le 23 novembre 1948.

Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université :
DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

BÉRUJEON. — Le Cocker (*Thèse*, Doct. Vét., Lyon, 1937).)

BUTTIN. — L'élevage pratique des chiots (*Thèse*, Doct. Vét., Paris, 1932).

CHERVILLE (DE). — Les chiens d'arrêt français et anglais (1885).

DECHAMBRE. — Nos chiens.

DHERS. — Nos chiens d'arrêt et leur dressage.

DOMMANGET. — Le dressage de Frama.

— Epreuve de printemps (*Revue du Saint-Hubert*, avril 1932).

DUCOURNEAU. — De l'allaitement chez le chien et le chat.

GAND. — Dressage du Cocker.

HERBEVILLE (D'). — Le Cocker à la chasse (*Revue du Saint-Hubert*, février 1931).

HEUILLET. — Tous les chiens (1934).

LADRAT. — Cours magistraux d'Ethnologie et Hygiène (1942-1943).

— Cours magistral de Zootechnie (1947).

LAJARRIGE. — Le Cocker à la chasse et en field trials (*Revue du Saint-Hubert*, janvier 1931).

LAFITTE. — Les griffons de chasse (*Thèse*, Doct. Vét., Toulouse, 1944).

LAUDRIN. — Traité sur le chien. Zootechnie. Hygiène.

MÉGNIN. — Nos chiens. Races. Elevage. Dressage (1904).

— Les races de chiens.

MOUSSU. — Elevage et maladies du chien (1924).

PIÈTREMONT. — Chiens d'arrêt. Origine. Evolution (1900).

PONS (Professeur). — Cours magistral d'Ethnologie (1942).

— Cours magistral d'Hygiène (1943).

ROBUISON. — Le chien de chasse.

Revues du Spaniel-Club de France (1934, 1936, 1939).

TOURNEMIRE. — Dressage et conduite en chasse du chien d'arrêt.

VERTUEL. — Le pointer (*Thèse*, Doct. Vét., Toulouse, 1937).

TABLE DES MATIÈRES

I. *Avant-propos*. 9

II. *Généralités sur le Cocker*. 11

III. *Elevage*. 19
Choix des reproducteurs. 19
Accouplement. 21
Gestation. 23
Mise bas. 28
Allaitement naturel. 30
Allaitement artificiel. 35
Alimentation de la mère. 39
Sevrage. 42
Elevage proprement dit. 46

IV. *Dressage*. 51
Généralités. 51
Choix du sujet. 52
Règles du dressage. 53
Pratique de dressage. 56
Le rappel. 56
Derrière. . . . . cq
Assis. 61
Le « Down ». 62
La quête. 65
Le rapport. 66

V. *Conclusions*. 73

IMPRIMERIE DU COMMERCE
10, rue Croix-Baragnon
TOULOUSE